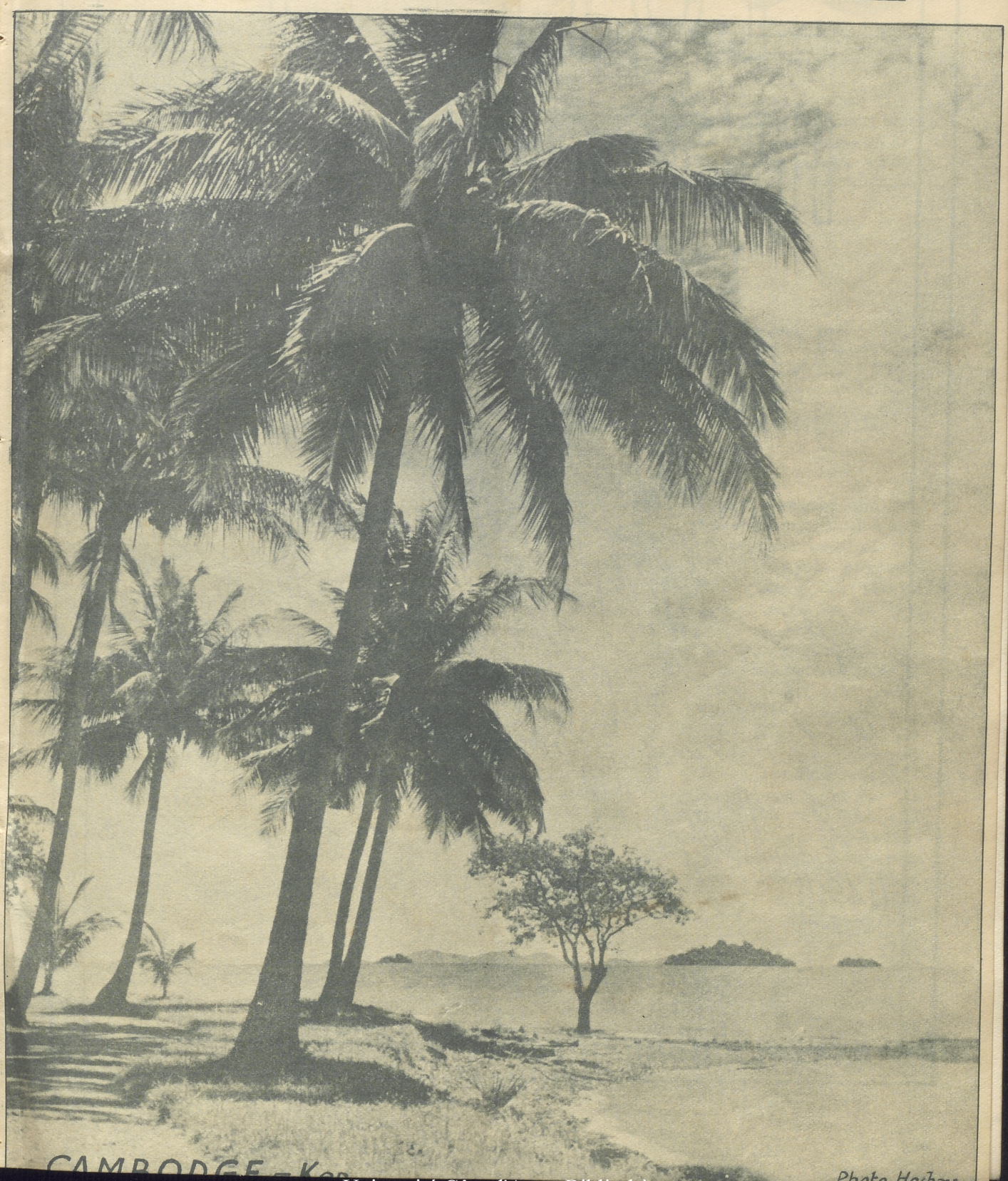
3e Année N° 73 Le N° 0$40 Jeudi 22 Janv.er 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CAMBODGE - Ko[illegible]

Photo Hebay

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT
DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS | INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

RÉHABILITATION DE LA PROPAGANDE

par Jean FRANÇOIS.

INDOCHINE nous exposait récemment à cette même place, comment le Gouverneur Général, mettant fin à une longue crise de pudeur, pour ne pas dire de laisser aller, avait décidé de créer un service officiel de Propagande.

Cette initiative a été naturellement l'objet de nombreux commentaires. Beaucoup de ceux qui, pendant longtemps, trouvèrent cette institution nécessaire, ont aussitôt cessé de la juger utile. D'autres qui pensent toujours avec justice qu'on ne doit pas restreindre la publicité pour la Maison Indochine, trouvent cependant mille et un arguments pour critiquer le nouveau service, l'accusant d'être une officine d'éloge gouvernemental ou une entreprise de bourrage de crâne. L'esprit de dénigrement systématique, cher à nos compatriotes, s'est donné, une fois de plus, libre cours.

Il m'est apparu intéressant, à la lumière des principes de la France nouvelle, de tenter de réhabiliter cette institution gouvernementale, en fixant sa signification et en précisant ses limites.

***

Il me faut insister, tout d'abord, sur le caractère de nécessité impérieuse que revêt la Propagande à l'époque moderne. Aucun Etat ne saurait s'en passer. Elle est devenue une forme de l'instinct de conservation. Il ne s'agit certes pas de lui vouer un culte mystique ; il serait ridicule de lui accorder une primauté quelconque dans la conduite des Etats ; elle ne saurait, en aucune façon, remplacer un bon Gouvernement et une bonne Administration. Mais qu'on le veuille ou non, elle a pris une place importante dans le monde moderne et l'Indochine ne pourrait s'en passer sans périls. Quelques exemples illustreront cette affirmation : il est, hélas, certain que si, au cours des années d'après-guerre, l'Indochine Française n'avait pas joué un rôle de « grande muette » dans le concert des propagandes faites par les pays voisins, son vrai visage de pays laborieux et uni eut été mieux connu et apprécié en Extrême-Orient et dans le Pacifique. Il est non moins certain que si une propagande réaliste avait permis aux Indochinois de faire le point exact des problèmes qui se posent pour leur pays, de confronter les résultats obtenus dans les différents domaines avec ceux des pays voisins, et de tirer un enseignement objectif et positif de toutes les constatations qui en découlaient logiquement, ils ne se seraient pas cru automatiquement le nombril du Pacifique et de ce fait, auraient évité de se complaire dans une trop grande admiration d'eux-mêmes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Beaucoup de contradicteurs honnêtes souscriront à ce jugement. Mais, ajouteront-ils, qu'est-ce que ces vérités premières ont à voir avec la Propagande qui, comme chacun sait, est le mensonge dirigé, le bourrage de crâne organisé, la fausse nouvelle montée en épingle, bref, le travestissement et l'altération délibérée de la vérité ?

Le rapport est évident, mais encore faut-il s'entendre sur la signification du mot « Propagande ». Propagande vient de propager. On peut certes propager ce qu'on veut et notamment des mensonges et des contre-vérités. Mais on peut également propager la Vérité ! Et telle doit être la limite naturelle d'une bonne propagande : la Vérité.

Les Français ont été tellement trompés et trahis, au cours de ces dernières années, par une propagande officielle faite de contre-vérités, d'insanités, qu'ils ont oublié que, s'il est de mauvaises propagandes, il peut y en avoir de bonnes.

Ils ont oublié cette loi simple qui dit que : « Tant vaut un Etat, tant vaut sa propagande ». « Faites-moi de bonne administration, et je vous ferai de bonne propagande », pourrait dire un imitateur du Baron Louis, et il aurait raison. A un Etat malsain et déséquilibré, correspond une propagande déséquilibrée et malsaine. Plus l'Etat se vicie ou se dérègle, plus sa propagande, par un jeu naturel de compensation, s'éloigne des réalités et se perd dans les mensonges et les exagérations. L'inverse se produit également inévitablement : si l'Etat est sain et équilibré, sa propagande sera saine et équilibrée. La jonction du réel et de la propagande se fera étroitement. Telles sont les vérités que nous avons oubliées et que le Maréchal nous convie à remettre en honneur. En réorganisant les services de propagande française et en suscitant la création d'organismes similaires dans tout l'Empire, il n'a pas manqué de souligner la grandeur de la mission qui leur est confiée.

Aux termes de cette mission, il incombe au Service de Propagande de l'Indochine d'élever l'esprit du peuple indochinois, tant français qu'autochtone, dans la connaissance de ce qu'il est et de ce qu'il vaut en réalité comme groupe ethnique, comme milieu culturel, comme force productrice, comme capacité civilisatrice. Il lui incombe de faire comprendre le sens profond et la portée des principes de la Révolution Nationale et d'en dégager les modes d'adaptation et de transposition sur le plan local. Il lui revient de propager dans les milieux français, une connaissance exacte des idées et des sentiments des Indochinois et de faire mieux connaître les richesses de leur civilisation et la valeur de leur apport à l'œuvre commune. En revanche, il doit s'efforcer de faire pénétrer dans les milieux autochtones la conception saine et véridique des buts et des fins que nous poursuivons, de faire connaître l'ampleur de l'effort déployé par les Français pendant trois quarts de siècle de collaboration.

Sur le plan extérieur, même préoccupation de justice et de vérité ; il ne s'agit pas de dénaturer le visage de la communauté franco-indochinoise, de mener à l'étranger, à grand tapage, une campagne fallacieuse et inconsidérée, mais de bien préciser, avec exactitude et probité, l'apport matériel et moral de la Fédération dans le cadre des nations d'Extrême-Orient et de défendre par tous les moyens l'unité impériale française dont elle est un élément.

On ne peut mieux définir le rôle de la propagande que ne l'a fait le président Salazar :

« Le Gouvernement, s'il est sain, n'a pas besoin qu'on mente en sa faveur. Il trahirait son rôle éducateur s'il faussait, coloriait ou masquait la vérité. Il doit même s'accréditer précisément par son scrupule à toujours servir la réalité pour que celle-ci puisse être toujours de plus en plus élevée et digne de nos ambitions. »

***

En conclusion, on peut avancer que la Propagande ne « prendra » que dans la mesure où elle servira le vrai et le juste ; et c'est précisément en s'imposant ces limites qu'elle soulignera aux yeux de tous l'abjection et l'infamie de toutes les propagandes anti-françaises menées à l'heure actuelle par les pays anglo-saxons.

La propagande est un combat et un dur combat, mais ce combat doit être mené dans la dignité sinon il se déconsidère et déconsidère l'objet même pour lequel il est mené. « Tout homme qui combat doit toujours avoir bien présent à l'esprit pour ne pas s'égarer ni se diminuer, qu'on ne vainc pas bien, si on ne vainc pas avec honneur », c'est-à-dire avec vérité et justice.

Je suis persuadé que telle est la doctrine de l'actuel service de propagande du Gouvernement général. Nous ne saurions cependant trop le mettre en garde contre les exagérations de certains thuriféraires trop ardents ou intéressés qui, par leurs excès, risqueraient de dénaturer la véritable doctrine du Maréchal et, partant, de compromettre l'avenir de la Révolution Nationale, et par conséquent, de la France en Indochine.

Jean FRANÇOIS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Physionomie du premier stage à l'Ecole de Phan-Thiêt

par le Médecin-Capitaine BARADA.

LA rentrée est terminée et aux heures de rassemblement, au pied du mât en haut duquel flottent les trois couleurs, ces deux cents jeunes gens forment une masse joyeuse qu'enchante le site pittoresque de la dune, balayée sans cesse par la brise.

Un à un, les futurs moniteurs viennent se présenter au médecin. Les vingt-cinq Européens sont solides dans l'ensemble, bien qu'un peu dodus ; marsouins, aviateurs ou marins pour la plupart, ils sont satisfaits d'être venus ici, le séjour ne les décevra point.

Parmi les Indochinois, un certain nombre sont déjà des sportifs ; on les reconnaît à leurs épaules aux deltoïdes arrondis, à leurs cuisses charnues, à leur allure plus dégagée, plus assurée. Voici un champion de 100 mètres, superbe athlète, des joueurs de foot-ball connus, un boxeur même à qui plusieurs combats sévères ont donné le facies si caractéristique. Beaucoup d'ailleurs ignorent la culture physique, et un entraînement insuffisant a laissé quelque peu empâter leurs muscles. D'autres semblent avoir délaissé le sport, tel ce maître d'école avouant naïvement que son seul exercice quotidien est de traverser quatre ou cinq fois la rue qui sépare son compartiment de sa classe. Certes, un examen médical sérieux dans les provinces d'origine n'a laissé venir ici que des sujets « sains et normalement constitués ». Sont-ils tous robustes ? On peut voir des thorax insuffisamment développés, des jambes peu musclées. Tout ce monde sera soigneusement examiné durant les trois mois d'hébertisme et ce qui sera demandé, beaucoup plus qu'une anatomie parfaite, c'est volonté, cran, amour du nouveau métier.

Parmi les mensurations que comporte la mise à jour de la fiche biométrique individuelle, un chiffre intéressant est celui de la capacité vitale moyenne. La capacité vitale est la quantité d'air que l'on peut expirer après une inspiration profonde (forcée). Elle se mesure grâce à un appareil spécialement étalonné, le spiromètre. La capacité vitale moyenne est en Europe de 3 l. 500 ; chez nos élèves indochinois, elle est de 3 l. 200.

Après la visite inaugurale de l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, les instructeurs ont le programme en main pour pouvoir pétrir cette jeune chair. La prise de contact est douloureuse : la manière un peu rude des moniteurs ne convient pas à certains, coquebins frais émoulus des Ecoles normales ou jeunes fonctionnaires à vestons pincés, qui sont un peu froissés par ces injonctions, ces rappels à l'ordre sans faiblesse. En passant devant les paillotes, on entend parfois des récriminations sur l'effort physique demandé, plusieurs vont se plaindre au Directeur de la nourriture insuffisante en qualité. Quelques adoucissements sont apportés au programme, la nourriture confiée à un nouveau traiteur est amendée, et les exhortations, les encouragements sont prodigués par tous les cadres. Ils n'arrivent pas à retenir ce grand adolescent européen, à la charpente solide certes, et que trois mois de vie au grand air auraient habillé de beaux muscles ; mais il était, chez lui, habitué à se faire lacer ses chaussures par un boy, et, ici sous l'ardent soleil de dix heures, il faut prendre pelle et pioche. De même ce Cambodgien, torturé par la nostalgie, ira retrouver au bord du stung de son village natal ses chants favoris. Dommage, il avait franchi sans une technique très poussée et sur un sautoir en longueur rapidement aménagé près de 6 m. 50.

Avec l'accord du Directeur de l'Ecole, il avait été convenu de supprimer la traditionnelle visite médicale placée au début des exercices et qui sert souvent de prétexte à éviter une partie du programme matinal. Dès leur arrivée, les élèves rassemblés ont été prévenus que les malades, les « vrais » resteraient dans leur lit et seraient visités dans la matinée, les porteurs de bobos et d'écorchures venant se faire panser à l'infirmerie après la leçon, premier exercice de la journée et le plus important, dont nul ne peut se dispenser sans raison sérieuse. Pas de tire-au-flanc à Phan-thiêt.

Hélas, la leçon du matin est désertée, les absents sont nombreux dans les sections qui évoluent sur le stade ; ils se trouvent mieux à paresser dans leur lit. La visite qui sera une expertise sévère est aussitôt rétablie, et la liste des « malades » est longue. Qui se plaint de mal de tête, qui de douleurs dans le dos ou dans les jambes ; des sanctions sont demandées pour les « non reconnus ».

Une mise au point est nécessaire ; au début d'une conférence, on fait appel à l'amour-propre de chacun : de futurs moniteurs ne sont point

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des fillettes, le sport, école de courage et d'énergie, ne s'accommode point, surtout dans ceux qui vont être ses propagandistes, de mollesse et de lâcheté. Que les vaincus s'en aillent, la période d'adaptation est terminée. Directeur et moniteurs adoptent le même langage.

En peu de jours le nombre de malades diminue et devient insignifiant, il semble que chacun a pris à cœur sa tâche. Selon les principes exposés par le Dr Loubatié, de Bordeaux, dans un article de *L'Hôpital* du 15 juin 1941, le médecin a maintenant tout le loisir d'assister chaque matin à la leçon et d'assurer ainsi sa surveillance médicale sportive : examen de l'élève à l'œuvre qui complète celui de la salle de visite, un peu trop froid. Quelques défaillants, quelques traînards sont ainsi découverts et remerciés, témoin ce sujet plein de bonne volonté mais qui pâlissait à mesure que la leçon avançait et qui la terminait épuisé : aucune lésion organique, mais simplement insuffisance.

A mesure que les épidermes se teintent au soleil, les couches adipeuses fondent, les muscles saillent. Plus de récriminations, peu à peu s'est créé l'esprit de discipline et en même temps l'esprit de camaraderie. On a sur le stade appris à se connaître, à s'apprécier, un véritable lien rapproche Européens et Indochinois, un peu rétifs entre eux au début.

A la visite, en dehors des plaies inévitables, on trouve : quelques accès de paludisme ancien réveillé par une pluie ayant surpris les élèves au travail ou un refroidissement au cours d'une nuit fraîche, des entorses légères : le mur Hébert est haut pour ceux qui l'ignoraient et l'appréhension en raidissant les muscles rend les articulations plus fragiles. Cependant, un sous-officier européen a dû subir, à Saigon, l'opération classique sur le genou de l'enlèvement des ménisques ; son stage est interrompu, mais il reviendra en janvier en recommencer un nouveau.

Nous voici arrivés à la mi-stage. C'est l'époque des performances ; les élèves vont être soumis aux diverses épreuves du barème Hébert. Il faut, dans chacune d'elles, faire un minimum. Tous les sujets qui restent maintenant à Phan-thiêt sont de constitution robuste, cœur et poumons leur permettent de grands efforts. Mais un moniteur n'est pas un modeste exécutant devant servir de modèle à ses élèves, il doit faire preuve de qualité. Et c'est ainsi que le saut en hauteur, le 1.500 mètres permettent de faire une nouvelle sélection. Une vingtaine d'élèves sont remerciés. Ils vont, contrits, retourner dans leurs provinces sans le diplôme désiré. Mais s'ils ne sont pas capables de devenir des moniteurs, ils n'ont point perdu leur temps, ils ont appris à aimer la culture physique, ils continueront à la pratiquer et feront des adeptes.

Ainsi, grâce à la surveillance médicale, aux performances, les malingres, les obèses précoces, les insuffisants ont disparu. L'aspect morphologique général de la classe en action s'en trouve agréablement modifié. Cette troupe uniformément bronzée maintenant, à tel point qu'on ne distingue plus les Européens des Indochinois, a fière allure, défilant « à la bouche une chanson ».

Les dernières semaines seront employées au perfectionnement ; la leçon n'est plus maintenant dirigée par l'instructeur, chaque élève prend à son tour le commandement d'une classe : voici dans un coin « les six à huit ans » en train de planter les choux « à la mode, à la mode », ailleurs les filles faisant « la sirène ».

L'après-midi, après les interrogations d'anatomie et de physiologie, on cultive sports collectifs et athlétisme.

La date du concours approche, les mensurations de la fiche biométrique sont reprises, les indices de Pignet ont baissé de plus de trois unités. Mais l'épreuve de spiromètre est particulièrement instructive. Le chiffre moyen de la capacité vitale était, avons-nous vu, à l'arrivée des élèves de 3 l. 200 : le voici passé à 3 l. 700 après deux mois et demi de vie au grand air, de pratique de la méthode naturelle indochinoise. Belle démonstration de la valeur de cette méthode ! Les élèves n'ont-ils pas appris que le but essentiel qui doit être recherché dans la pratique des sports et de la culture physique était justement, beaucoup plus que l'accroissement des masses musculaires, l'augmentation de cette « capacité vitale », expression à double sens qui traduit pour chaque individu sa possibilité de ventilation pulmonaire et, en même temps, son capital de vie, son potentiel de résistance et d'effort.

Médecin-Capitaine BARADA.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La soie à la Foire-Exposition de Hanoi 1941

par L. CARESCHE.

La soie constitue avec le riz les produits traditionnels de l'Indochine : il y a vingt ans, la sériciculture tenait encore la seconde place dans l'économie de nos campagnes.

S'il est vrai que, par suite de l'évolution du pays et de la crise qui, de 1930 à 1935, a particulièrement frappé la soie, la production du « textile par excellence » a beaucoup perdu de son ancienne splendeur en Indochine, elle y conserve cependant une importance non négligeable. La sériciculture demeure implantée du Nord au Sud de l'Union. Les mûraies, généralement établies sur les formations alluvionnaires des fleuves, couvrent environ 4.500 hectares et l'on peut évaluer la production soyeuse annuelle à 90.000 kilogrammes de grège et 45.000 kilogrammes de déchets soyeux valant au total plus de 2.000.000 de piastres. Mais cette production réduite est loin de satisfaire aux besoins de l'Indochine, relativement grosse consommatrice de soie, qui importait avant les hostilités, par an, jusqu'à 800.000 kilogrammes de grèges de Chine et du Japon. Les difficultés actuelles d'importation et le haut prix des textiles confèrent un regain d'intérêt à la soie indochinoise dont la production, il ne faut pas l'oublier, s'insère harmonieusement dans le cadre habituel de l'activité d'un grand nombre de nos paysans.

La présentation de la soie à la Foire-Exposition de Hanoi refléta assez bien l'état actuel de cette production. Il est peu de pavillons où l'on n'ait rencontré le précieux textile, car c'est un produit familier, mais on le trouva beaucoup plus souvent sous forme de tissus que de soie grège ou de cocons, la matière première étant un peu oubliée pour laisser paraître la diversité et l'abondance des créations de nos artisans.

Les Services administratifs, toutefois, ont essayé de rendre sensibles au public les aspects techniques de la sériciculture.

Dans les stands de l'Institut des Recherches Agronomiques et Forestières de l'Indochine, la Division de Sériciculture, organisme spécialement créé, il y a quatre ans, pour contribuer au renouveau de la production soyeuse indochinoise, s'attacha à montrer comment les races de vers à soie d'Indochine, dont la diversité est grande, peuvent être améliorées par sélection, croisement et quels sont les produits : cocons, soies grèges de fort belle qualité, ainsi susceptibles d'être obtenus. L'attention du visiteur fut également attirée sur les insectes ennemis des vers à soie et sur ceux du mûrier, dont des études patientes permettent de réduire les dommages, ainsi que sur un modèle de magnanerie, aussi rationnel qu'économique, établi pour les sériciculteurs du Centre-Annam.

Le Service Agricole du Tonkin, hôte du pavillon de la Chambre d'Agriculture, initia le public aux efforts qu'il déploie pour mettre à la disposition des éleveurs de vers à soie des pontes ou — comme on dit dans le métier — des graines sélectionnées en quantités croissantes (près de 7.000.000 en 1940) et de qualité toujours plus parfaite, ainsi que pour faire adopter par ces paysans routiniers des principes d'élevage judicieux. Les augmentations de rendement réalisées sous cette double intervention sont considérables. Le dévidage des cocons, ou filature, peut lui-même être sérieusement amélioré en apportant au dévidoir traditionnel de minimes perfectionnements (petites poulies, filières). Nous voyons de beaux échantillons de grèges obtenues de la sorte. Au Tonkin, comme d'ailleurs en Annam, l'artisanat de la filature tend ainsi à s'améliorer largement.

Dans les stands des divers pays de l'Union, c'est sous forme de tissus que la soie manifeste combien elle est prisée par la population indochinoise et combien celle-ci est habile à la travailler.

Au Tonkin, les provinces de Ha-dông, Namdinh, Thai-binh, Hung-yên, Ha-nam, dans lesquelles le tissage est particulièrement actif, offraient aux visiteurs le chatoiement de satins, de toiles de soie, de gazes, de pongés, de crêpes, de brocarts unis, à rayures, à dessins géométriques, à fleurs de la plus grande diversité de teintes et de facture. A côté de ces délicats tissus, voisinaient des tussors et shangtungs épais, écrus ou teints, tissés d'un fil obtenu avec la bourre des cocons (douppion) ou des cocons percés (dui) et dont la rusticité est toujours appréciée.

En Annam, l'exposition des tissus du Quangnam attirait particulièrement les yeux. Cette importante province sériciole est aussi un centre de tissage artisanal hautement perfectionné. On

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

y produit surtout des satins ou *lanh* unis, à petits carreaux ou à fleurs, qui sont exportés en Cochinchine et au Cambodge pour y être vendus, après avoir subi la teinture en noir et le glaçage particuliers à ces tissus. Toujours en Annam, les fameux crépons, apanage du Binh-dinh, sont également dignes d'être notés.

En Cochinchine, le tissage de la soie manifeste depuis quelques années une ardeur et une ingéniosité croissantes. Les centres sont notamment Cholon, Gia-dinh, Ba-tri, Tan-chau, qui produisent toutes sortes de tissus. On demeure émerveillé devant les originaux et magnifiques satins brochés, ou parfois ornés de façon toute moderne d'impressions de couleurs laquées, d'un artisan de Govap.

Dans les pavillons du Cambodge et du Laos, le tissage quitte le plan de l'utilitarisme et de l'industrie, pour s'élever à celui de l'art avec les beaux tissus traditionnels : sarongs, sampots tissés non plus au mètre, dans l'anonymat, mais par costume, et dont même les plus humbles possèdent une attrayante individualité.

Les moyens employés pour obtenir cette merveilleuse gamme de soieries que produisent les différentes contrées de l'Indochine nous furent dévoilés au pavillon de l'artisanat. On pouvait y voir fonctionner les divers types de métiers utilisés par les tisserands indochinois, des plus primitifs aux derniers-nés du perfectionnement. Car les artisans indochinois ont poussé l'ingéniosité jusqu'à réaliser entièrement en bois, avec le secours d'un peu de feuillard sur les parties frottantes, des métiers automatiques de type Jacquard, ou même d'une conception nouvelle comme celui qui a été primé au concours de l'artisanat. Le visiteur se rendit ainsi compte que le tissage constitue sans conteste la branche la plus importante de l'artisanat indochinois et que c'est pour filer la soie, beaucoup plus exigeante et aussi plus riche de possibilités que le coton, que ce tissage s'est perfectionné.

Il est juste de mentionner que ces perfectionnements sont nés en grande partie sous l'influence des industries françaises de filature et de tissage, S. F. A. T. E. et Delignon, installées de longue date en Indochine et dont la renommée n'est plus à faire, ainsi qu'à l'action plus récente des écoles de tissage que l'on put voir figurer dans la section de l'Enseignement professionnel.

En définitive, la soie tint à la Foire-Exposition de Hanoi, comme produit du cru et surtout comme matière première d'une vaste industrie, une place importante. Cette constatation justifie les efforts qui sont actuellement poursuivis pour rajeunir la sériciculure indochinoise et affermir sa vitalité.

L. CARESCHE.

Le Maréchal a dit :

« Dans les malheurs de la Patrie chacun de nous a pu se rendre compte qu'il n'y a pas de destin purement individuel et que les Français n'existent que par la France. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques divinités du Panthéon bouddhique

par Louis MALLERET

Ainsi que l'ont laissé pressentir mes précédents articles (1), les thèmes de l'iconographie buddhique résultent de deux apports fondamentaux. D'abord, un fond primitif constitué par les traditions relatives au Buddha historique. Ensuite, à partir du début de notre ère, l'apparition sous l'influence de Mahayanisme, d'un véritable panthéon. Mais il faut y adjoindre aussi les emprunts parfois importants effectués par le Buddhisme, aux croyances populaires et aux religions qui préexistaient dans les territoires où il progressait. C'est ainsi que les dieux brahmaniques, bien qu'ils soient toujours considérés comme inférieurs et subordonnés à Çakyamuni, occupent une certaine place dans l'imagerie buddhique. Souvent, sur les bas-reliefs ou sur les peintures tibétaines, on les voit descendre de leur paradis pour intervenir dans les affaires humaines ou seconder le Buddha dans les grandes manifestations de son activité. Au Tibet, le Buddhisme s'est compliqué d'un rituel magique, antérieur à sa pénétration au Pays des lamas ou bien encore, il s'est associé des divinités terribles issues d'apports çivaïtes, Au Japon enfin, non seulement les croyances, mais encore la représentation des déités a subi parfois d'une secte à l'autre, des variations.

Dans la première école de sculpture indienne, le fondateur de la doctrine n'était jamais représenté. C'est ainsi par exemple que les bas-reliefs de Barhut, de Sanchi, de Bodh-Gaya et même parfois d'Amaravati racontent la vie du Buddha sans le Buddha, ce qui, de prime abord, peut sembler une gageure. En réalité, le Maître est partout présent, mais sous l'aspect de symboles en rapport avec les principaux événements de sa vie. Ainsi, le cheval sans cavalier représente le grand Départ ; les démons et les filles de Mara devant un trône vide, placé sous un arbre, évoquent la scène de la Tentation ; l'arbre et le siège seuls suggèrent la pensée de l'Illumination ; une roue aux rayons multiples est le signe de la première prédication ; trois roues associées constituent l'emblème des trois joyaux qui sont le Buddha, la Loi et la Communauté ; un *stupa*, enfin, rappelle l'entrée du Bienheureux dans le Nirvana.

Selon l'opinion généralement admise, c'est à l'école indo-grecque du Gandhara que revient une innovation essentielle, celle de la représentation humaine du Buddha. Dès lors, le culte des images auquel le Mahayanisme allait donner une impulsion immense, se répandit à travers l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. L'Eglise du Nord distingue, en effet, trois sortes d'entités divines. A chacun des Buddhas humains, dont le dernier venu est Çakyamuni, correspond dans les Cieux un Buddha métaphysique absorbé dans une méditation éternelle et qui n'a pas eu d'existence terrestre. Entre ces êtres divins et la commune humanité s'entremettent les bodhisattvas qui, à force de sainteté, sont parvenus à réunir toutes les conditions pour s'élever à la suprême sagesse. Mais ceux-ci, préoccupés davantage du salut collectif que de leur délivrance personnelle, retardent indéfiniment leur accession au Nirvana. Ainsi, pénétrés d'un profond esprit de charité, les bodhisattvas se sacrifient pour servir à la rédemption de tous les êtres.

Parmi les Buddhas humains, l'un d'eux correspond dans le Buddhisme, au vieil idéal messianique qui, en d'autres contrées du monde, n'a cessé de hanter l'humanité. C'est Maitreya, le Buddha de l'avenir, qui se réincarnera un jour pour restaurer la Bonne Loi. Maitreya qui n'est encore qu'un bodhisattva, est le seul de ces êtres compatissants que reconnaisse l'Eglise du Sud. Sa venue dans notre monde de tribulations a été annoncée de temps immémorial et Çakyamuni lui-même, lui a conféré l'investiture.

Les images du Buddha futur qui étaient assez répandues au Gandhara, se rencontrent également à Ceylan, en Birmanie, au Siam, dans l'Asie centrale et à Java. Au Tibet, il est le plus souvent représenté assis à l'européenne, esquissant de ses deux mains réunies devant sa poitrine, le geste de la prédication. On le reconnaît, en général, à la figuration dans son diadème d'un petit *stupa* qui est sa marque distinctive. C'est une allusion au monument funéraire qui recouvre dans l'Inde, près de Bodh-Gaya, l'endroit situé sur un mont où est censé reposer l'un des Buddhas du passé. Quand Maitreya quittera celui des cieux où il

(1) Voir *Indochine* n° 10 : *Les vies antérieures du Buddha d'après quelques bas-reliefs ;* n° 16 : *La vie du Buddha racontée par les sculpteurs ;* n° 35 : *Les représentations du Buddha dans la statuaire ;* n° 24 : *Les images de Lokeçvara, le grand compatissant.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réside actuellement il se dirigera vers cette montagne où il recevra de son lointain prédécesseur, les vêtements d'un Buddha.

Des idoles du Buddha futur, se retrouvent au Japon et en Chine, mais, dans ce dernier pays, une de ses représentations les plus populaires est celle qui nous le montre sous l'aspect d'un moine ventru et hilare, généralement fort laid. Il est alors assis à l'indienne, la dextre tenant un rosaire sur son genou droit fléchi. Quelquefois Maitreya au gros ventre est environné d'enfants qui se hissent sur ses épaules, ses bras ou sa poitrine. Ce sont les seize saints qui comptent sur sa venue pour accéder au Nirvana et qui, trouvant sans doute l'attente un peu longue, se divertissent dans le Ciel avec le bon gros Messie.

Puisque Maitreya nous a transportés un instant dans les Cieux où il s'attarde avec quelque complaisance, restons-y quelque temps pour lier connaissance avec l'un au moins des Buddhas contemplatifs. Nous voici dans le Paradis de l'Ouest où le séjour passe pour être délicieux et où réside Amitabha. Celui-ci, nous le connaissons déjà par son image minuscule représentée dans le chignon de Lokeçvara, le Grand compatissant. Il y a d'autres Buddhas célestes dans les paradis buddhiques dont la notion s'est peu à peu substituée dans l'esprit populaire à la conception abstraite du Nirvana. Mais Amitabha a connu dans l'iconographie tibétaine et surtout japonaise, une fortune si considérable que nous ne pouvons ici le passer sous silence. Au Tibet, Amitabha, dont le nom signifie « Lumière sans fin », est généralement représenté assis à l'indienne et tenant un bol sur ses deux mains réunies dans son giron. Il en existe une autre forme mystique, connue sous le nom d'Amitayus, dispensateur de la vie éternelle, qui est particulièrement populaire au pays des lamas. Les statuettes en bronze doré nous le présentent généralement assis, les jambes croisées, les deux mains réunies dans le giron et soutenant le vase surmonté d'une plante minuscule, qui contient la liqueur d'immortalité.

Au Japon, il est connu sous le nom d'Amida et la doctrine qui lui attribue la prépondérance sur tous les autres Buddhas a été répandue dans ce pays au XII[e] siècle par un moine, fondateur d'une nouvelle secte. Plus tard, une autre secte amplifia la doctrine jusqu'à son extrême conséquence, en faisant d'Amida le Buddha unique. L'amidisme a rapidement connu dans l'Empire du Soleil Levant, une très grande popularité et le Japon a fait d'Amida une divinité infiniment accessible à l'espérance humaine, accordant à tous ceux qui confient leur repentir à son inépuisable charité, la grâce d'être accueillis dans son paradis de l'Occident.

Dans ses images en bois doré qui sont les plus répandues, Amida est ordinairement représenté assis, les jambes étroitement croisées. Il porte un vêtement monastique couvrant ses épaules et laissant sa poitrine à demi découverte. Ses mains sont, le plus souvent, réunies l'une sur l'autre dans son giron, les extrémités des pouces en contact avec celles des index, dans l'attitude spécialement japonaise de la méditation. Sa chevelure est constituée par de menues lentilles juxtaposées et le sommet de son crâne montre la déformation caractéristique que nous avons signalée dans les représentations indiennes de Çakyamuni. Enfin, une pierre précieuse est généralement enchassée dans ses sourcils, ce qui achève d'identifier ses représentations à celle du Buddha.

Parmi les bodhisattvas, le plus populaire est sans contredit Avalokiteçvara. Mais il en est deux autres dont les images sont assez fréquentes et faciles à identifier. L'un d'eux connu dans l'Inde sous le nom de Samantabhadra est toujours reconnaissable à l'éléphant sur lequel il est assis. Sous cette forme, on le rencontre souvent au Japon, en Chine et dans l'Indochine annamite. L'autre, appelé Manjuçri dans l'Inde, est souvent représenté en Extrême-Orient assis sur un lion ou plutôt sur cet étrange animal à la toison bouclée comme celle d'un caniche qu'a enfanté l'imagination des peuples asiatiques. Cette monture ne suffirait pas cependant à le reconnaître, car il y a dans l'iconographie buddhique beaucoup d'autres divinités représentées ainsi sur le dos d'un lion. Mais comme notre bodhisattva incarne la sagesse transcendante, ses attributs les plus fréquents sont l'épée avec laquelle il dissipe les ténèbres de l'ignorance et le livre qui est le Traité de la Science Suprême (*Prajnaparamita*).

Le Mahayanisme compliqué d'emprunts çivaïtes a créé au Tibet un certain nombre de représentations féminines sous le nom de la déesse Tara, qui passe pour être l'énergie féminine d'Avalokeçvara. Aussi est-elle, comme le Grand Compatissant lui-même, une incarnation de la miséricorde et de la charité. Au Cambodge, l'on rencontre, souvent adossées à une stèle, trois figures dont l'un est une image féminine. C'est la Prajnaparamita, la suprême sagesse, toujours reconnaissable à la petite divinité assise qui se détache en avant de son chignon. Mais les images de Tara ou de la Prajnaparamita ne sont pas rares en ronde-bosse dans l'art khmer et l'on a tout lieu de penser qu'elles sont comme les images de Lokeçvara pour les hommes, de représentations funéraires de princesses ou de grandes dames divinisées.

(*Lire la suite après la partie illustrée.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA CHAINE DES CARDAMOMES

La partie la plus connue du Cambodge, celle que traverse le réseau routier, est la plaine immense qui s'étend de part et d'autre du Mékong et autour des Grands Lacs. Elle constitue la région la plus peuplée et la plus cultivée. En dehors des agglomérations plus importantes, de nombreux villages et hameaux sont généralement construits sur la berge fertile des rivières, abrités sous les palmes. Ils se groupent à l'entour d'innombrables pagodes aux toits cornus, asiles reposants de la paix bouddhique qu'illuminent au passage les robes jaunes des moines. Sur cette étendue, pèse, surtout en saison sèche, l'immensité d'un ciel éclatant de lumière et embrasé de chaleur :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu...

Mais il est d'autres régions où le vieux pays khmer sait aussi revêtir un aspect très différent. Sur toute la partie Ouest du Cambodge s'étend un massif montagneux, compris approximativement entre les petites villes de Pursat et de Kampot, au Nord et au Sud, entre les rivages du Golfe de Siam, d'une part et la plaine alluvionnaire des Grands Lacs et du Mékong, de l'autre. Le relief en est accentué. C'est le domaine de la forêt. La population est clairsemée de mœurs primitives. Les villages sont rares ; le climat plus rude que celui de la plaine. C'est la terre d'élection d'une faune très riche.

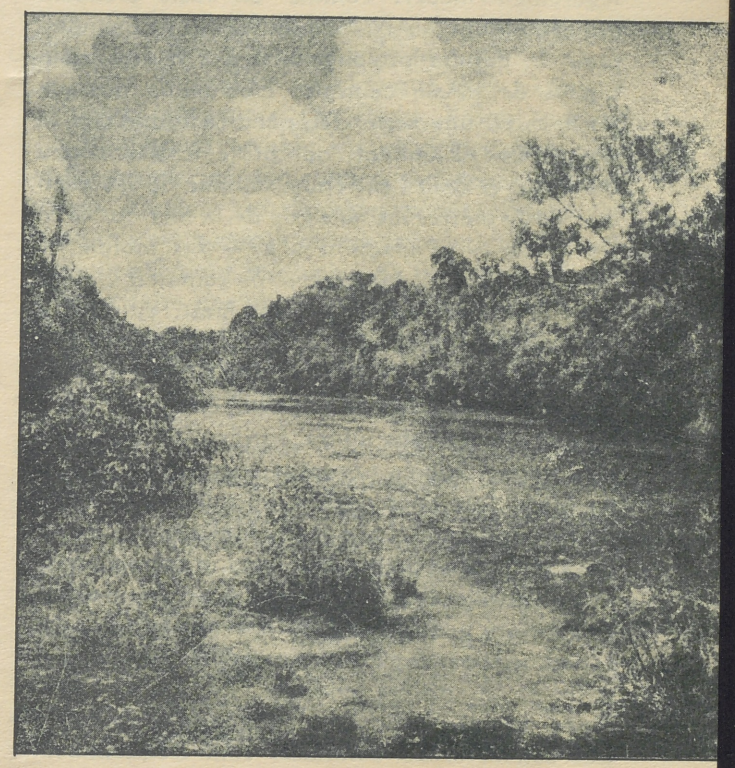
Le nom et l'aspect orographique

Ce massif occidental est constitué par plusieurs chaînes de montagnes, qui, d'ailleurs, viennent par endroits se confondre, et dont la chaîne des Cardamomes, ou Phnom Kravanh, est la principale. Celle-ci tire son nom de la cardamome, appelée *kravanh* par les Cambodgiens, plante fort recherchée, qui pousse librement sur le flanc des montagnes, au plus profond de la forêt. L'arbuste de ce nom atteint 2 mètres ou 2 m. 50 de hauteur. Il donne naissance annuellement à une fleur unique, aromatique et blanche, qui, chose curieuse, se forme au pied de la plante, à peu de distance du sol. Cette fleur ressemble à une grappe ou à un épi. Lorsque le fruit est constitué, il représente assez bien un épi de maïs dont chaque grain serait un peu plus gros qu'un raisin. Le fruit de la cardamome subit, après la récolte, une légère dessiccation. On lui prête des propriétés médicales. C'est un excitant et un fébrifuge.

Les cardamomes du Cambodge sont réputées dans tout l'Extrême-Orient. Elles sont centralisées par le marché chinois et leur destination définitive reste assez mystérieuse. La pharmacopée européenne en utilise certainement une partie, en concurrence avec celles de Ceylan, qui sont d'une espèce différente. Une partie de la récolte annuelle était autrefois réservée à la Couronne du Cambodge. Aujourd'hui, l'Administration se contente de vendre au profit des récoltants, qui en touchent intégralement la valeur, le produit de leur cueillette.

La topographie des Phnom Kravanh est peu connue et d'une extrême complication. C'est un véritable chaos de montagnes, qui semblent se heurter et s'enchevêtrer les unes et les autres. Dans l'ancien Cambodge, cette contrée se nommait aussi le « Pays des Neuf Montagnes », ce qui traduit bien la discontinuité apparente du

La rivière Khlay Kium, dans les Cardomomes.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Forêt de pins.

système orographique. La région constitue dans son ensemble comme une sorte de glacis, orienté généralement du N.-O. au S.-E. et, en outre, légèrement incurvé comme un vaste croissant qui s'ouvrirait au N.-E. Elle forme géologiquement le dernier prolongement des hautes montagnes de l'Asie centrale. Elle-même possède au S.-S.-O. une sorte d'appendice formé par la chaîne de l'Eléphant, qui porte le site connu du Bokor et dont l'extrémité domine de ses quelque 1.100 mètres les flots gris de la mer du Siam. Ce glacis — si glacis il y a — est incliné de l'Ouest à l'Est. Il est jalonné de sommets élevés, dont le Phnom Sangkos, à l'Ouest, culmine à 1.720 mètres, cependant que le Phnom Pân, à l'Est, lui est comparable avec ses 1.420 mètres. Entre ces sommets principaux, court une ligne de partage des eaux au tracé irrégulier. Un grand nombre de rivières prennent leur source sur ces hauteurs. Les unes coulent vers le Nord, tributaires des Grands Lacs et du Mékong, les autres dévalent, plus nombreuses, vers la mer relativement proche. Leur cours est semé de rapides. Les assises géologiques de ces montagnes sont constituées par des grès secondaires que l'on voit affleurer en maints endroits. La grande forêt règne presque toujours sur les pentes abruptes. Les sommets, au contraire, sont fréquemment dénudés par le ruissellement. Les voies d'accès sont rares. Elles suivent en général le lit capricieux des torrents ou des rivières. L'ensemble du pays est donc fort accidenté et très difficile à pénétrer. Aucune route. Seuls des sentiers, d'ailleurs pittoresques, souvent envahis eux-mêmes par la silve environnante, s'enfoncent intrépidement au plus profond des bois. Ils grimpent non moins allégrement à l'assaut des hauteurs selon la ligne la plus directe, si bien que seuls les montagnards aux jarrets infatigables et les éléphants au pied sûr peuvent s'y hasarder. Les itinéraires sont connus depuis des temps immémoriaux. Parfois, un tas de pierres brutes jalonne le chemin. C'est un hommage aux génies de la forêt. Chaque voyageur y dépose, en passant, sa pierre votive.

Les habitants

Ces régions inhospitalières sont naturellement peu peuplées. Les habitants, connus autrefois sous le nom de *Pols*, étaient effectivement des esclaves d'Etat, appartenant à la Couronne cambodgienne. On réunissait sous ce nom des éléments divers. En premier lieu, les *Paors*, tribu autochtone, ayant une langue particulière apparentée sans doute à certains idiomes en usage chez les populations de la Chaîne Annamitique. Ensuite, venaient d'autres tribus, également au-

Abreuvoir des éléphants.



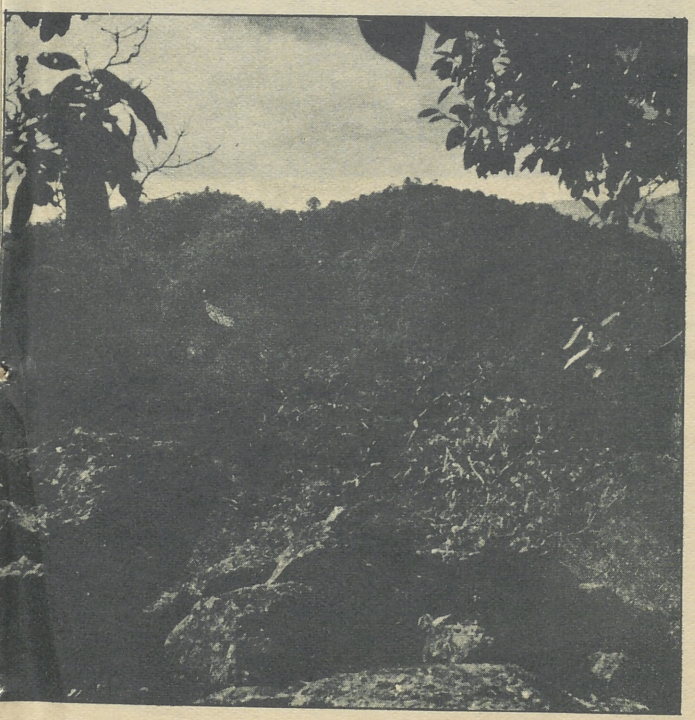
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

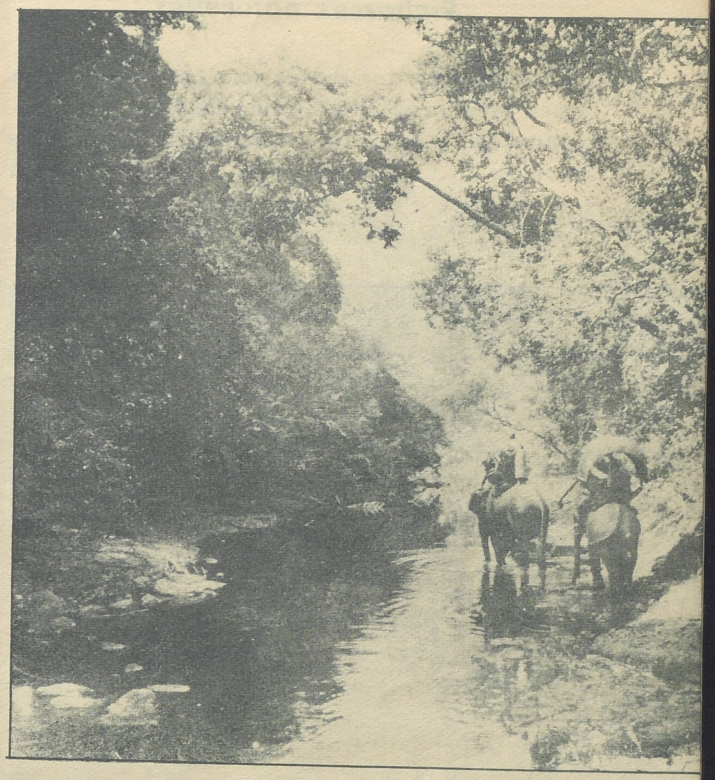
tochtones, dont les derniers représentants sont simplement qualifiés de « vieux Khmers ». Parmi ces tribus, les *Thpongs* ont gardé plus longtemps une individualité, et une province porte encore leur nom. Enfin, les descendants d'anciens prisonniers de guerre, dont beaucoup de Laotiens, capturés au cours des invasions dont est faite l'histoire du Cambodge dans les temps modernes.

Ces habitants payaient un impôt de capitation, comme tous les autres régnicoles, mais devaient en outre fournir certaines corvées plus lourdes que celles qui pesaient sur le reste du royaume. Elles variaient selon les productions de leur canton d'origine. L'usage en fixait les modalités. Les Pols recevaient en échange une certaine quantité de paddy pour leur nourriture. Ils ont été émancipés depuis l'établissement du Protectorat français.

Le climat de ces régions est extrêmement insalubre, de sorte que les habitants sont souvent dans une condition physique des plus précaires. Beaucoup sont atteints de dégénérescence, souvent même intellectuelle. Ils constituent la population la plus arriérée du Cambodge. Les Paors n'ont guère de religion, sinon une adoration vague pour les esprits de la forêt et les Génies de la nature, déités imprécises qu'ils appellent uniformément *Neacta*. Les Sorciers, espèce redoutable et non encore disparus, sont les intercesseurs naturels auprès de la divinité et vivent de la terreur qu'ils inspirent. Il subsiste de nombreux interdits religieux. Aux confins de la région, quelques pagodes bouddhiques mènent une existence assez précaire. Cependant, les habitants qui ne sont pas de race paor sont en principe de religion bouddhique mais partagent certaines croyances des Paors. Ils se trouvent en plus grand nombre sur le versant Sud. Certains terroirs conservent des croyances particulières. Pendant ces dernières années, l'Administration s'est occupée de ces populations déshéritées, améliorant les voies de communications, faisant faire des tournées médicales, distribuant des secours et des semences, pourchassant les pirates. L'influence bienfaisante de la France a pénétré jusque dans ces lointains districts.

Les Montagnes de marbre.





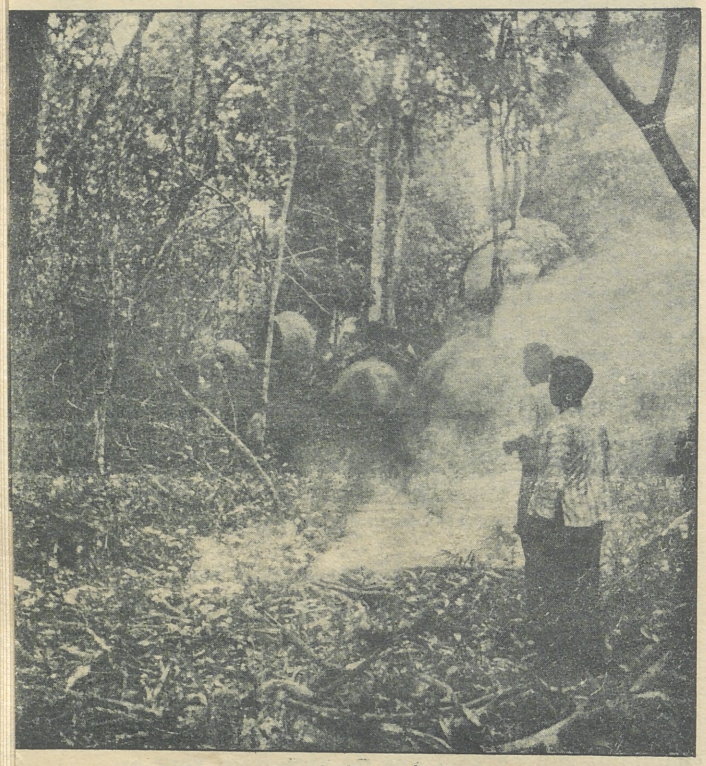
Ruisseau en forêt au soleil levant.

Ceux-ci sont restés inconnus des Européens pendant bien longtemps en raison de leur éloignement. Le premier d'entre eux qui y aurait pénétré profondément serait un certain Garnier, en 1884. Il n'en est jamais revenu, tué probablement par la fièvre des bois. En 1892, un Résident de Pursat, M. Chauzeix, y fit une reconnaissance prolongée et a laissé le récit de son voyage. Il avait remonté jusqu'au voisinage de sa source la rivière de Pursat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Richesses naturelles

Les richesses forestières sont considérables et à peu près inexploitées, faute de voies de pénétration. On y rencontre en abondance toutes les essences du Cambodge : bois d'œuvre, arbres à résines, bois d'ébénisterie, etc... Les incendies



Une halte en forêt

de forêts font cependant de grands ravages. Le sous-sol est à peu près inexploré. Il y aurait des gisements de minerai d'argent, du salpêtre, de la chaux, etc... Une mention spéciale est due aux montagnes de marbre, situées vers l'extrémité orientale de la chaîne. Elles contiennent des carrières de pagodite, sorte de marbre tendre, qui durcit à l'air et dont les artistes locaux de Pursat savent faire de jolies petites choses dans le goût traditionnel de l'art khmer. La haute région fournit en outre les éléments d'un commerce d'exportation assez important, en dehors des cardamomes. Les produits exportés sont : l'huile de bois (il y en a de plusieurs sortes), la gomme-gutte, les peaux de bêtes, les cornes molles, les torches, des nattes et des sacs en fibre de lataniers, des bambous pour les pêcheries, etc... Les forêts abritent des troupeaux d'éléphants, dont peu sont porteurs d'ivoire, et des cervidés de toute espèce. Tigres et panthères y sont nombreux. On y rencontre plusieurs sortes de bœufs sauvages et même le gaur ou khting, sans parler des sangliers, du petit gibier, etc... Les rivières sont infestées de crocodiles. Certains districts pourraient passer pour un paradis des chasseurs.

Pittoresque

Rien n'égale l'agrément et le pittoresque d'une randonnée à travers ces montagnes sauvages, pour qui aime à s'évader des servitudes du métier et de la vie moderne. On chemine à éléphant, parfois à cheval, sous la voûte des arbres

Un sentier dans la Jungle.



ou à travers la jungle impénétrable. Il y a des sites grandioses, d'autres charmants. Des sommets sont comme inviolés. On y foule des orchidées d'une étonnante grosseur, parfumées, aux teintes exquises. Des horizons illimités se découvrent. Le temps n'existe plus. Le soir, le camp s'ordonne autour d'un foyer primitif. La lueur rougeoyante des flammes illumine la masse sombre des arbres autour de la clairière. Les nuits en forêt, sous les étoiles, à l'air vif des hauteurs, laissent un souvenir inoubliable.

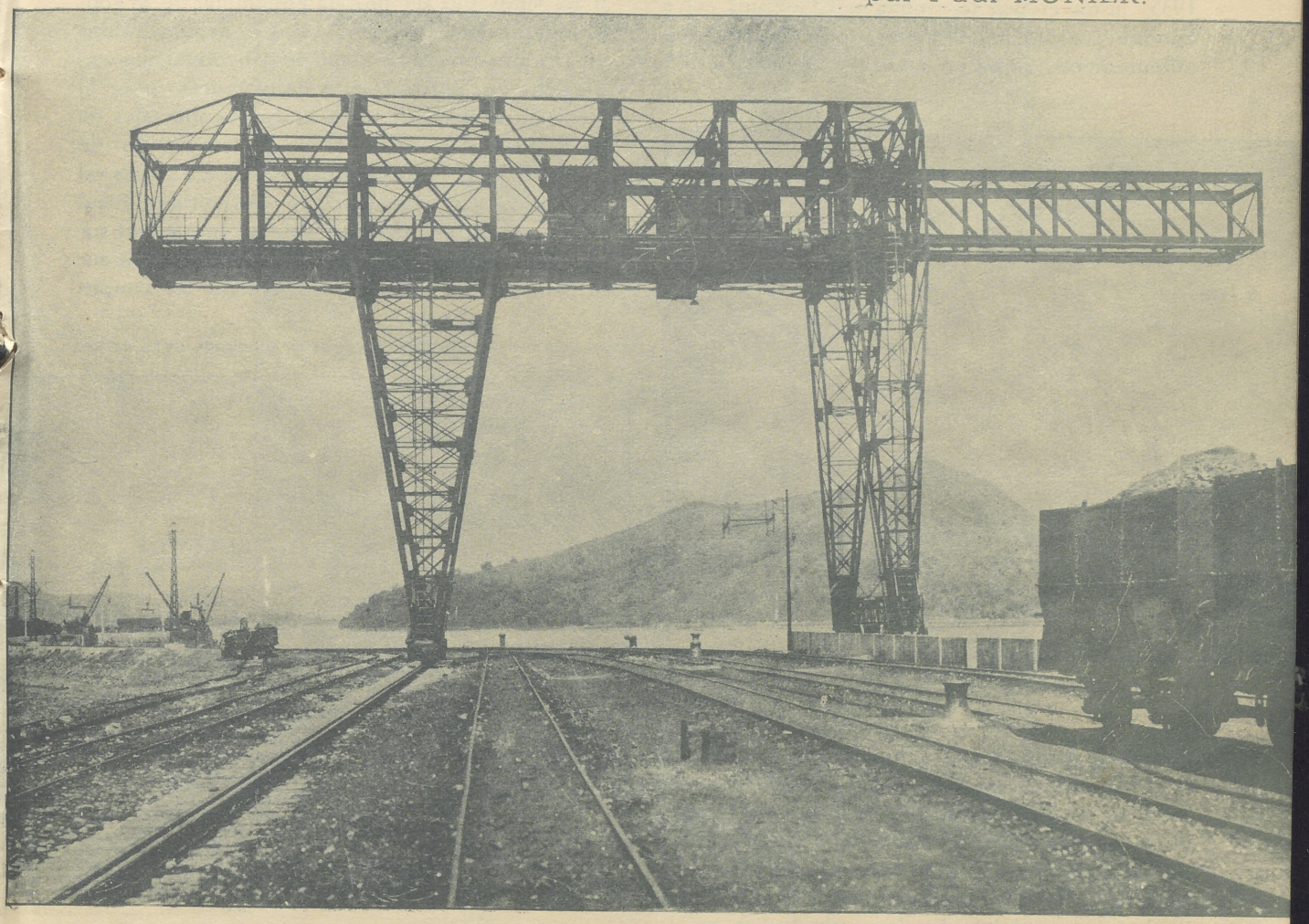
B. R.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VISITE AU PAYS NOIR

II

par Paul MUNIER.



SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES CHARBONNAGES DU TONKIN

(Suite)

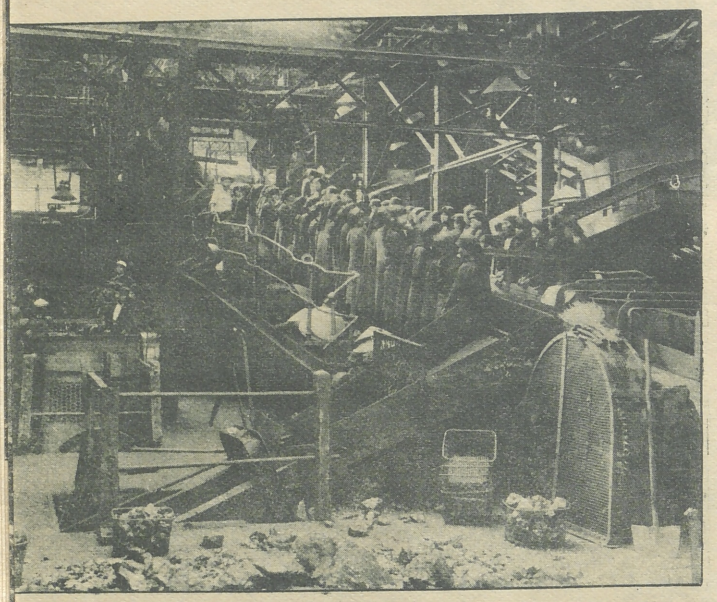
TOUJOURS sous la pluie, j'ai quitté Campha-Mines pour Campha-Port, dont je parlerai un peu plus loin. A l'auberge de Campha-Port nous avons, M. Uhry et moi, fait un excellent déjeuner, personnellement je l'ai fait pieds nus, ayant jugé utile de retirer mes bottes et de les retourner pour les vider de l'eau noirâtre qu'elles contenaient, et de tordre mes bas. L'eau qui est dans mes poches, il faut bien que je la garde, mais ce soir, quand je voudrai prendre mon porte-monnaie je trouverai à la place un morceau de cuir ramolli et dégouttant, où les billets — oh ! pas des masses ! — seront dans un tel état que je ne pourrai pas les toucher sans les déchirer ; je devrai mettre contenant et contenu sur le rhéostat du ventilateur de ma chambre pour tout faire sécher.

Donc ayant bien déjeuné à l'auberge de Campha-Port, nous sommes allés visiter la mine de Mong-dzuong, où l'extraction se fait en amont pendage et, surtout, en aval pendage.

L'exploitation n'est pas nouvelle puisque déjà, en 1914, la Société y travaillait en affleurements ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le charbon était alors chargé sur une vieille chaloupe, le *Malacca*. Ensuite les chaloupes de la S. A. C. R. I. C. furent employées, et la mine exploitée en amont pendage jusqu'en 1934. C'est en 1934 qu'on installa le chemin de fer, et en 1935 qu'on creusa le « puits ». Et depuis cette époque ce sont les couches profondes, non les affleurements, que l'on attaque. Le puits a 145



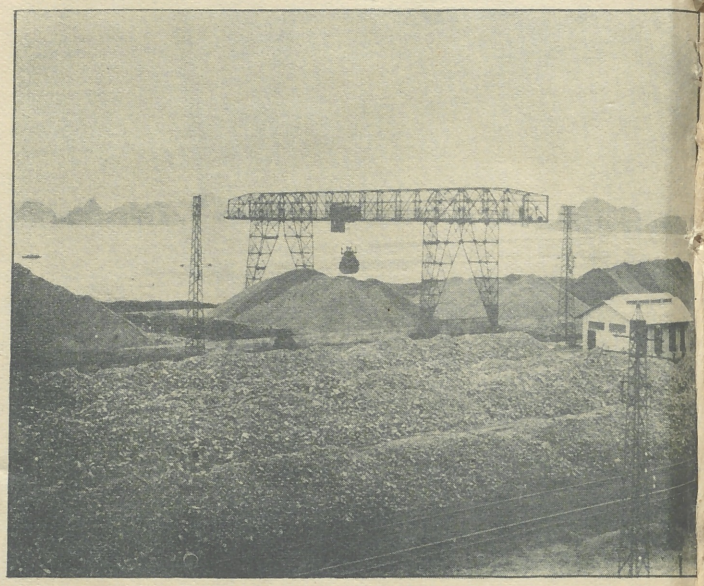
CAMPHA-PORT. — Criblage.

mètres de profondeur. L'exploitation actuelle est à 115 mètres et remonte jusqu'à 58 mètres. Au fond, on est à 97 mètres sous le niveau de la mer, et certaines galeries sont sous la mer ; le sommet de l'exploitation est à 40 mètres sous le niveau de la mer. Il y a un gisement moins profond mais il n'est pas exploité afin de servir de « stot » de protection contre l'envahissement par les eaux. Le puits sera ultérieurement foré jusqu'à 200 mètres.

Bien entendu ce puits vertical n'est pas la seule ouverture de la mine ; il y a d'autres entrées par galeries et descenderies ; elles serviraient en cas d'interruption du fonctionnement de l'ascenseur. La mine est extrêmement riche ; ce qu'on y appelle la « grande couche » est un banc de charbon de 7 m. 50 d'épaisseur.

Avant de descendre, nous passons à la lampisterie. Il faut dire qu'à Mong-dzuong, où le charbon est un peu moins maigre qu'à Campha et surtout qu'à Dông-triêu, qui contient par conséquent un peu plus de matières volatiles, il y a des traces de grisou. Aussi a-t-on pris les dispositions de précaution les plus minutieuses. La lampisterie contient douze cent cinquante lampes électriques au cadmium-nickel, à fermeture magnétique ; dans ces lampes, si le verre de la cloche se casse, le courant est coupé automatiquement ; leur sécurité est parfaite. Mais il ne suffit pas de ne pas enflammer le grisou, il faut aussi le déceler, car ses accumulations en certains points risquant de provoquer des explosions et pouvant être dangereuses pour la respiration, nécessitent des mesures spéciales de ventilation. On a donc, à la lampisterie de Mong-dzuong, 1.050 lampes à essence Arras ou Joris (c'est le système Davy perfectionné) qui décèlent la présence du grisou et renseignent sur sa quantité approximative, par l'effet qu'il a sur la flamme. Ces lampes Joris, comme les lampes

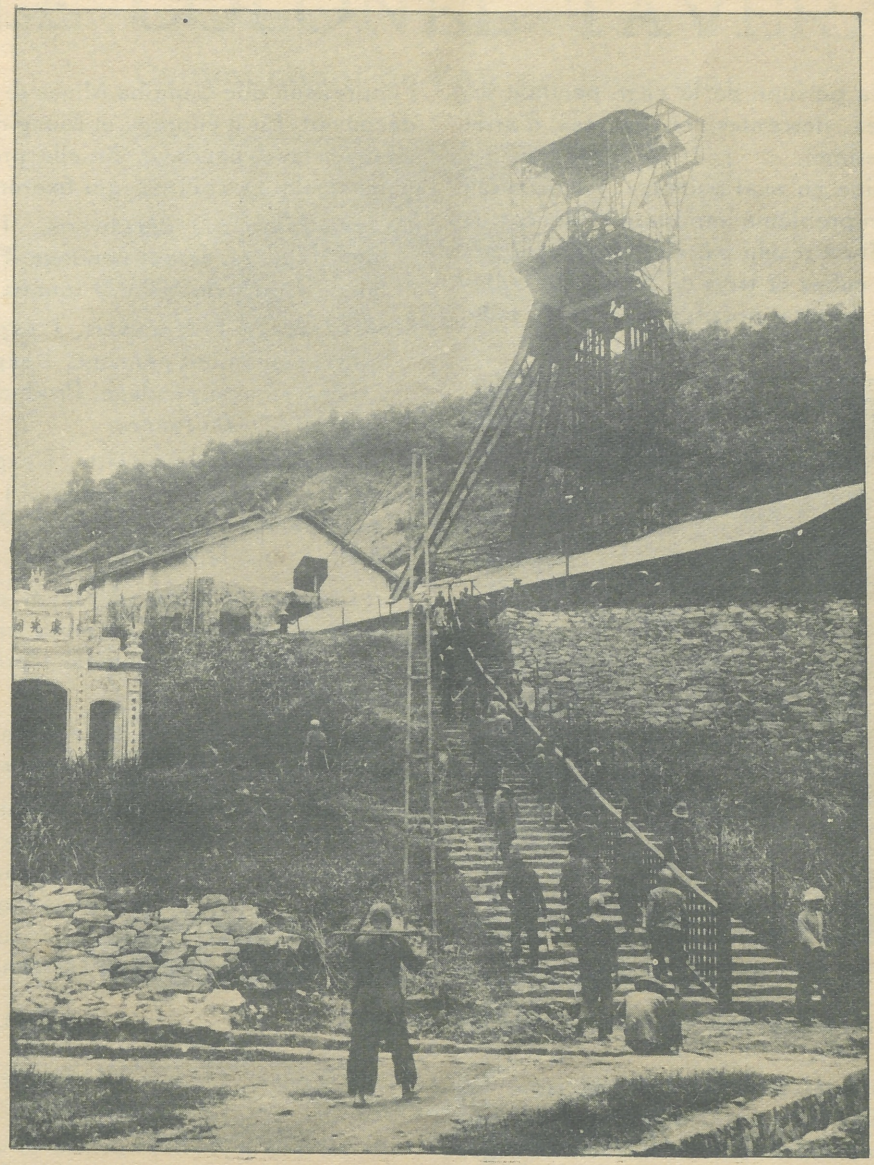
CAMPHA-PORT. — Portique de stockage avec cuiller.



électriques, sont à fermeture magnétique ; garantie précieuse : hors de la lampisterie le mineur *ne peut pas* ouvrir sa lampe.

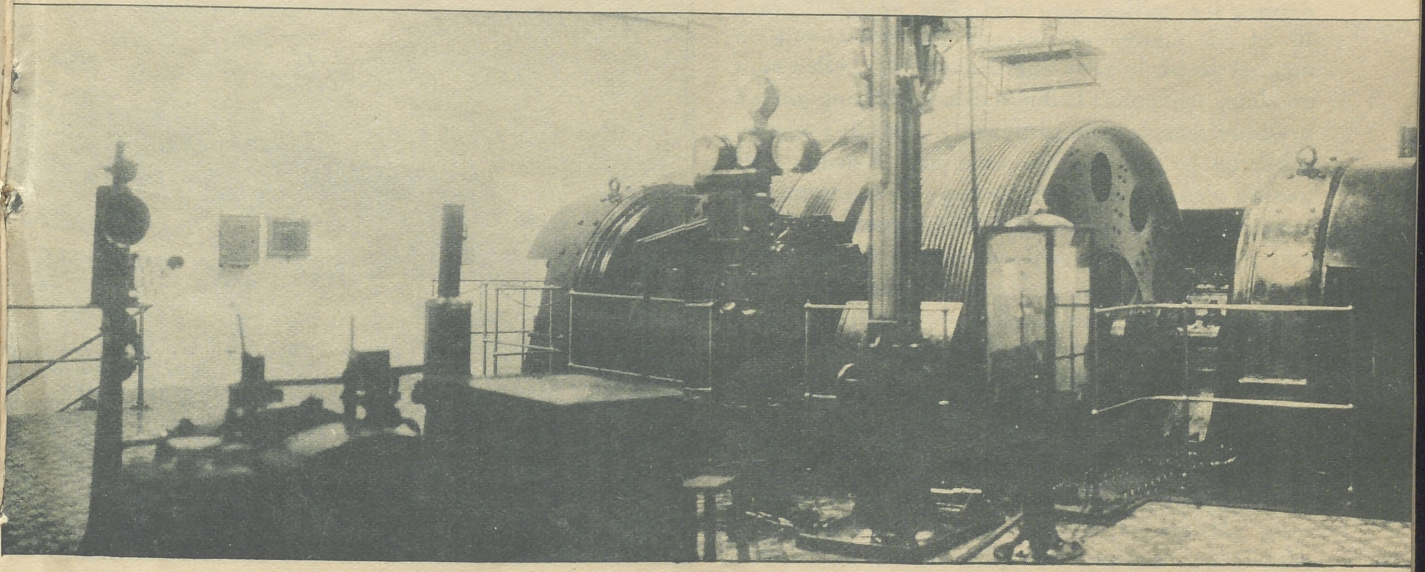
Munis de lampes, nous sommes donc descendus, M. Uhry, M. Braun, Chef de Centre de Mong-dzuong et moi, par le puits. Je m'attendais à recevoir le petit coup à l'estomac que donne un départ un peu brusque d'ascenseur ; j'attendais même mieux car dans le puits on descend notablement plus vite que d'un troisième étage. Or rien : un départ tellement doux, un glissement tellement silencieux qu'on sent à peine que l'on descend. La vitesse est différente selon qu'on transporte du matériel ou des hommes : 5 mètres ou 4 mètres à la seconde. Un tachygraphe Karlik enregistre les montées et les descentes, permet de surveiller la vitesse, et une échelle des cages

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



MONG-DZUONG. — Mineurs allant au puits.

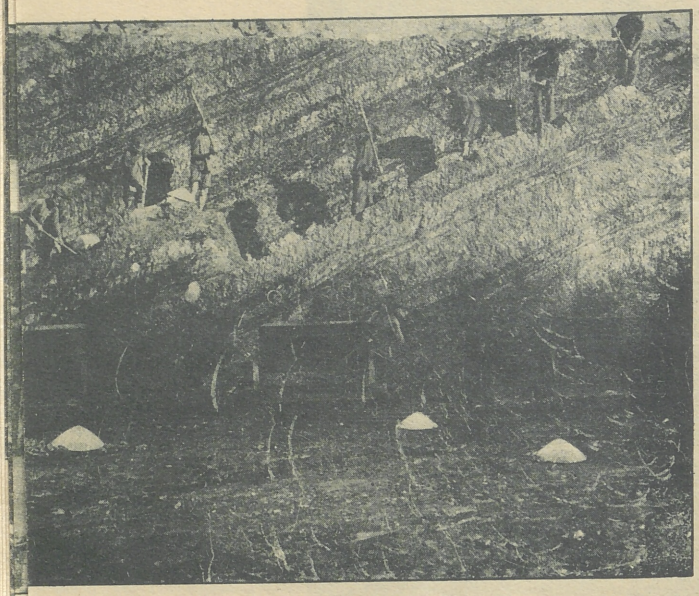
MONG-ZUONG. — Salle de la machine d'extraction.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

renseigne sur la position de la cage pendant les montées ou les descentes, ou en cas d'arrêt (d'ailleurs rarissime).

Dans une mine en aval pendage, l'évacuation des eaux est un problème important et délicat. A Mong-dzuong il est résolu par cinq pompes, deux de 400 mètres cubes et trois de 50 mètres cubes à l'heure ; soit un total possible de près de mille



HALAM. — Coolies sur le gradin.

mètres cubes à l'heure, très supérieur à tous les besoins.

Je ne vous ferai pas visiter à ma suite les galeries et tailles, je vous ai décrit cela de mon mieux dans mon reportage sur les Charbonnages du Dông-triêu, et toutes les mines de charbon se ressemblent. Deux détails pourtant : à Mong-dzuong les tailles sont inclinées entre les cotes 40 et 97 mètres au-dessous du niveau de la mer, et là où le pendage dépasse 45°, elles sont en deux tronçons. Enfin à Mong-dzuong on ne pratique pas le « foudroyage » du toit : on lui substitue le remblayage, ceci afin d'éviter l'intrusion des eaux des couches supérieures. La mine utilise trois tracteurs électriques, trois locomotives à vapeur, 400 verseurs et 900 berlines. La machine d'extraction, celle qui monte et descend les berlines dans le puits, a un débit horaire de 195 tonnes, en 61 « cordées » de 3 t. 200.

***

Si j'ai visité seulement Campha-Mines et Mong-dzuong, il ne faut pourtant point passer sous silence les autres exploitations nombreuses ; il ne faut pas non plus laisser au lecteur l'impression que Campha-Mines se résume en un découvert, fût-il énorme, et Mong-dzuong en une mine en aval pendage, fût-elle profonde. Voici donc quelques chiffres, qui fixeront les esprits :

Campha-Mines : 3 découverts, 1 exploitation souterraine en amont pendage. Production annuelle : près de 600.000 tonnes.

Mong-dzuong : 1 découvert, 1 exploitation souterraine en amont pendage, 1 exploitation souterraine en aval pendage. Production annuelle: près de 400.000 tonnes.

Hatou-Halam : 5 découverts, 1 exploitation souterraine en amont pendage, 1 exploitation souterraine en aval pendage. Production annuelle : plus de 450.000 tonnes.

Port-Courbet : 8 entreprises, en découverts ou en exploitations souterraines en amont pendage. Production annuelle : près de 140.000 tonnes.

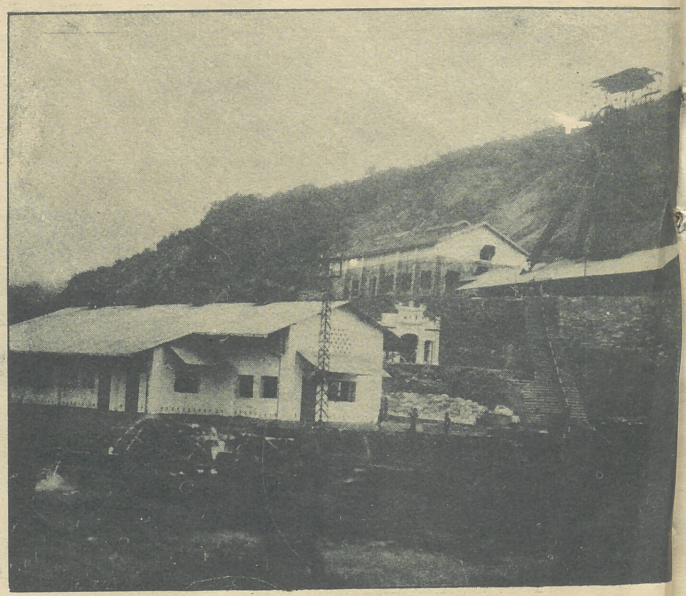
Ké-bao : 1 exploitation souterraine. Production annuelle : près de 20.000 tonnes.

En tout (pour le bassin de la baie de Ha-long, c'est-à-dire sans compter la production de la concession de Mao-khé, qui appartient à la Société mais est rattachée géologiquement à un autre bassin) une production annuelle moyenne de seize cent mille tonnes de charbon.

PAUL MUNIER.

(A suivre).

MONG-DZUONG. — Le puits



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE COLONEL TAVERA

Commandant de l'Air en Indochine



Le Colonel **TAVERA**

Né le 9 avril 1894 à Venaco (Corse), il a été incorporé le 1er septembre 1914.

Au cours de la guerre 1914-1918, il a été titulaire des grades suivants :

Caporal au 27e Chasseurs Alpins ;

Aspirant sous-lieutenant aux 22e et 241e Régiments d'Artillerie ;

Sous-lieutenant en 1916 ;

Lieutenant en 1918.

Admis à l'Ecole Polytechnique en 1919.

En service dans l'Aéronautique en 1922 après un stage d'un an à l'Ecole Militaire du Génie, il a été titulaire des grades et a occupé les postes suivants :

Promu capitaine en 1925 ;

A servi au Maroc en 1930-1931 ;

Promu commandant en 1932 ;

A servi au Maroc de 1933 à 1935 ;

Promu lieutenant-colonel en 1936 ;

Commandant de l'Air en A. O. F. de 1936 à 1938 ;

Promu colonel le 15 décembre 1938 ;

A continué ses services aux postes de :

Chef adjoint au Cabinet militaire du ministère de l'Air le 15 décembre 1938 ;

Chef du Cabinet militaire du ministère de l'Air le 28 août 1939 ;

Commandant les F. A. et F. T. A., IVe Armée le 4 mars 1940 ;

Sous-chef d'Etat-major du Commandant de la 13e Région aérienne le 10 juillet 1940 ;

Commandant la Base de Marignane le 1er août 1940 ;

Désigné pour continuer ses services à la colonie, il commande l'Air en Indochine depuis le 27 janvier 1941.

Le Colonel Tavera est titulaire des décorations françaises suivantes :

Chevalier de la Légion d'honneur en 1926 ;

Officier de la Légion d'honneur le 29 juin 1934 ;

Croix de Guerre 1914-1918 (2 citations) ;

Croix de Guerre T. O. E. (2 citations),

et de nombreuses décorations coloniales et étrangères.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Perspectives Indochinoises...



PATRIE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LE LYCÉE YERSIN à DALAT

(Photos HESBAY)

MONCET. Architecte

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Monument aux Morts de Tây-Ninh



C'est le 11 novembre que fut inauguré le Monument aux Morts, édifié sous la direction de M. Léo ROUSSEAU par M. ESQUIVILLON représentant le Gouverneur de la Cochinchine, en présence du Capitaine BARON et du délégué de la Légion, M. VAREILLAND.

○

« ... Et la France voit groupés autour d'elle les peuples de son Empire, les enfants de ses pays d'outre-mer ; les morts dans leur pathétique témoignage ; les vivants dans leur amour et leur foi.

« Les humbles enfants de ton pays de Cochinchine, de tes pays d'Indochine, qui sont morts pour toi, France bien-aimée, tu les as placés tout près de ton cœur. Ils reposent dans les champs fraternels de tes tombes, au creux de la terre prestigieuse marquée par tant d'efforts, d'épreuves et de gloire. Tu les enveloppes des frémissements de la tendresse, tu les berces aux battements de ton cœur, sous le ciel de l'héroïsme et de l'espérance. »

(Allocution de l'Administrateur Jean-Jacques GAUTIER
Chef de la Province de Tây-Ninh).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques divinités du Panthéon bouddhique

(Suite de la page 8)

Si nous voulions faire le tour complet du panthéon buddhique, il nous faudrait encore évoquer ici, d'innombrables divinités dont certaines, comme le sont au Tibet les dieux tutélaires et les défenseurs du lamaïsme, se présentent ordinairement sous des aspects terribles bien propres à inspirer la frayeur aux contempteurs de la Bonne Loi. Je pourrais aussi enrichir mon prône de tous les saints du buddhisme chinois et cela nous conduirait dans de nombreuses pagodes où leurs images se sont multipliées. Nous pourrions de même, visiter les Enfers buddhiques où des diables infligent aux damnés des supplices d'une savante cruauté.

Mais je choisirai parmi les vingt-huit patriarches occidentaux du Buddhisme chinois, le dernier de ceux-ci et l'un des plus populaires, le pèlerin Bodhidharma dont on assure qu'il fut originairement un prince de l'Inde du Sud. Sous le nom de Ta-Mo, on le représente en Chine sous les traits d'un vieillard assis ou debout drapé dans un ample manteau de pèlerin, le crâne rasé, des sourcils épais et une barbe broussailleuse. On le reconnaît toujours à la sandale unique qu'il tient dans une de ses mains. Selon une tradition chinoise, un officier revenant d'une mission lointaine, deux ans après la mort de Ta-Mo, rencontra celui-ci à sa vive surprise, portant dans une de ses mains cette unique chaussure. Le personnage rendit compte de l'événement à l'Empereur qui fit ouvrir la tombe du vieillard où l'on ne trouva effectivement qu'une sandale, l'autre ayant été emportée par le patriarche dans son ultime pèlerinage.

Nous voici parvenus, nous aussi, au terme de nos pérégrinations parmi les divinités buddhiques le plus souvent représentées en Extrême-Orient. Par la pensée, elles nous ont conduit tantôt dans les Musées, tantôt sur les sites du Buddhique primitif, tantôt parmi les grands monuments de l'Inde, du Cambodge ou de Java. De l'Inde ancienne au Japon, en passant par le Tibet et la Chine nous avons pu suivre la filiation de quelques-uns des mythes qui ont enchanté l'imagination des peuples jaunes. Et cependant, comme si d'un livre énorme nous avions tourné seulement quelques feuillets, c'est à peine si j'ai donné un aperçu des divinités sans nombre représentées par la grande statuaire ou l'imagerie populaire. Encore nous en sommes-nous tenus aux divinités buddhiques, réservant pour d'autres occasions les images brahmaniques. C'est assez cependant pour que l'on puisse pressentir que toutes les idoles de l'Asie Orientale ne sont pas uniformément des Buddhas comme le pense ordinairement le vulgaire. Après cela, nous demeurons libres de préférer aux images des divinités buddhiques, les splendides réalisations de la statuaire hellénique ou des sculpteurs de notre Moyen Age chrétien. Pourtant, il semble que notre sentiment des possibilités échues à la création artistique, fut demeuré bien incomplet, si nous n'y avions inclus dans un esprit volontiers éclectique, un peu de ce cosmopolitisme de la pensée qui restera l'une des conquêtes spirituelles de notre temps.

LOUIS MALLERET.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

Les Informations de la semaine

DU 12 AU 19 JANVIER 1942

I. — LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

La marche extraordinairement rapide des troupes japonaises à travers la Malaisie, malgré les obstacles naturels et les lignes de résistance britanniques, a fait passer au second plan la résistance sporadique des forces américaines dans l'île de Luçon et les opérations de débarquement aux Célèbes.

Dans le Pacifique.

L'Etat-major japonais a annoncé le 14 janvier qu'un sous-marin avait atteint de deux torpilles un porte-avions américain du type *Lexington*, de 33.000 T., à l'Ouest des Hawaï.

De leur côté, les Américains ont coulé six navires japonais dont un de 17.000 T., d'après leurs communiqués officiels. Ils ont même torpillé au large des côtes de la Chine méridionale, le bateau-hôpital *Harbin Maru*, de 5.200 T., ce qui a soulevé au Japon des protestations indignées.

La résistance américaine aux Philippines.

Dans la baie de Subic, la base de sous-marins d'Olongapo est tombée le 10 janvier aux mains des forces japonaises qui pressent les troupes du général Mac Arthur vers le Sud de la presqu'île de Bataan, c'est-à-dire vers la baie de Manille où il ne leur restera plus qu'à se réfugier dans l'île de Corregidor.

Avance rapide des Japonais en Malaisie.

Après la chute de Kuala-Lumpur, le 11 janvier, les colonnes blindées japonaises poursuivant les forces britanniques en retraite ont franchi le 13 la frontière entre les Etats de Selangor et Negri-Sembilan.

Le 14 janvier, les troupes nippones étaient arrivées à Gemas sur la frontière de l'Etat de Johore et à Tamping sur la frontière de l'Etat de Malacca.

Après la chute de Port Swettenham le 13 janvier, l'occupation du port de Malacca, le 15, donnait pratiquement aux Japonais le contrôle de tout le détroit.

Sur la côte orientale de la péninsule malaise, les forces japonaises qui contrôlaient depuis le 14 toute la province de Pahang ont rejoint celles qui opéraient sur la côte Ouest très probablement au Nord de Gemas où la résistance d'un régiment australien a été rapidement brisée.

Après la prise de Batu Anam le 16 janvier, les troupes nippones ont fait irruption le 17 dans la région de Batu Pahat à 80 kilomètres de Singapour qui a subi d'intenses bombardements. Certaines unités de chars ont réalisé durant ces dernières semaines une avance moyenne de 60 kilomètres par jour. Le 19, les forces japonaises descendant le long de la côte Ouest de Malaisie ont occupé Pontian Besar à 40 kilomètres à l'Ouest de Johore Bahru et ont coupé ainsi la retraite aux troupes britanniques évaluées à 20.000 hommes.

L'arrivée des forces japonaises aux portes de Singapour a suscité une intense émotion aux Indes Néerlandaises dont le Vice-Gouverneur Général M. Van Mook vient d'arriver à Washington pour demander des secours dont la nécessité se fait pressante. En Australie on constate avec aigreur que la Grande-Bretagne démunit de troupes les territoires de l'Empire qui font face à un danger réel et les accumule par contre dans son île où la menace n'est encore qu'hypothétique.

Les opérations aux Indes Néerlandaises.

A la pointe Nord-Est des Célèbes, les détachements de la Marine japonaise qui avaient occupé Menado, ont avancé vers Tondano où ils ont fait leur jonction avec ceux qui avaient débarqué à Kema, avant d'achever l'occupation des bases aériennes du district de Minahassa.

L'aviation japonaise a effectué de nombreux bombardements sur Ternate, Amboine, Balikpapan sur la côte Est de Bornéo et Medan sur la côte Nord-Est de Sumatra.

Au cours de ses opérations dans les eaux néerlandaises, la Marine nippone a coulé le mouilleur de mines *Prinz von Orange*, de 1.300 T., alors qu'il essayait de quitter les parages de Tarakan et quatre cargos totalisant 37.000 T.

En Birmanie.

Des raids ont été effectués contre Rangoon et l'aérodrome de Mingaladon.

Dans le Ténasserim central, la lutte continue le long de la route de Myitta à Tavoy qui vient d'être évacué par les troupes britanniques.

Le Premier ministre de Birmanie M. U. Saw qui revenait de Londres où il était allé demander pour son pays le statut de Dominion a été arrêté par les autorités anglaises qui suspectaient son loyalisme.

II. — SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Sollum a été occupée le 13 par les troupes britanniques et la garnison d'Halfaya s'est rendue le 18 janvier. Toute la Cyrénaïque est maintenant en la possession des Anglais, mais il est probable qu'ils n'essaieront pas de continuer leur avance en Tripolitaine, car ils éprouveraient des difficultés pour ravitailler leurs troupes. En outre, Suez et la Turquie méritent actuellement une attention spéciale de l'Angleterre, et la situation en Extrême-Orient nécessite des renforts immédiats. D'ailleurs, tous les théâtres d'opérations maintenant se commandent depuis que l'Allemagne, l'Italie et le Japon ont signé à Berlin, le 18 janvier, une convention militaire pour arrêter en commun les grandes lignes de leurs activités militaires.

Sur le front oriental, les communiqués soviétiques ont annoncé quelques succès locaux notamment l'occupation de Lioudonovo le 12 janvier et de Medyn le 14. Le 18, des combats de rues se déroulaient à Mojaïsk. Cependant la défense semble se raidir comme si les troupes russes s'approchaient maintenant de la ligne de résistance qui a été choisie par le haut commandement allemand.

En Crimée, les troupes germano-roumaines ont repris possession de la ville de Feodosia.

III. — LA SITUATION EN FRANCE

M. Caziot, ministre de l'Agriculture, a déclaré à Moulins : « La puissance de la productivité agricole de la France constitue la base même de sa richesse » et il a conclu : « Le Maréchal ne peut rien tout seul. Il peut tout s'il a derrière lui tous les Français unis pour les grandes tâches. Parmi toutes les familles, il a désigné celles des paysans comme le groupe le plus solide, comme le groupe-base de la restauration française ».

Le Conseil municipal de Montpellier a décidé d'adopter la cité martyre de Rethel.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Revue de la Presse Indochinoise

La " démesure " américaine.

C'est à une « incursion dans le démesuré » que nous convie Jacques Sinclair dans l'IMPARTIAL du 8 janvier 1942.

Les chiffres fournis par le Président Roosevelt *sont énormes*, nous dit l'auteur, *mais ils sont accessibles. Ils sont accessibles, mais dans quels délais et sous quelles réserves, voilà ce qu'on ne nous découvre point.*

Certaines évidences sont toujours bonnes à souligner voire pour la dixième fois. L'évidence de la puissance industrielle américaine mais de son inadaptation à la guerre, comme les autres.

C'est apparemment ce qu'on perd de vue, et qu'il faut au contraire garder présent à l'esprit.

Exemple : il était parfaitement sensé de croire en 1939 qu'Henri Ford pourrait sortir *1.000 avions par jour, et Chrysler 2.000 chars de combat.*

Il était encore plus sensé, une fois cette proposition admise, de poser la question : « D'ici combien d'années ? » laquelle est toujours valable en 1942.

C'est le bon sens même.

Présent et avenir.

Ces chiffres visent l'avenir. Ils sont prometteurs d'une action future, non d'une action immédiate.

Les Etats-Unis veulent-ils la faire, cette guerre, demande la RENAISSANCE INDOCHINOISE du 26 décembre 1941. *Rien de moins sûr. En particulier ils n'exposeront certainement pas un homme, pas un avion, pas un navire en Europe ou en Extrême-Orient (tout cela est bien trop précieux), pour le compte de n'importe qui, tant qu'ils n'auront pas* totalement *réalisé un large programme de défense métropolitaine dans tous ses domaines (Ajoutons d'ailleurs que ce programme risque d'être ralenti par l'arrêt du trafic : étain, caoutchouc, pétrole, laine, nickel, qui leur venaient du Pacifique).*

Dans ces conditions, il est à soupçonner que sur le chapitre de la « collaboration interalliée » effective, M. Churchill est en train de se casser les dents.

Les Etats-Unis sont en guerre, à peu près comme l'Indochine dirait : « Je suis en guerre avec les Patagons ».

En guerre, mais chez eux, dans leurs pantoufles. En guerre verbalement. Ce qui est peu.

A ce compte-là, bien sûr, une guerre peut durer dix ans — et davantage.

... Moyennant le sacrifice de tout ce qui est hors d'Amérique (et notamment l'Empire anglais). Ce qui, sauf miracle, se produira nécessairement.

Ceux qui sont pressés.

Les Anglais, eux, sont pressés : des chiffres projetés dans l'avenir ne leur disent rien qui vaille, si aucune aide immédiate ne leur est donnée.

Il est à soupçonner, déclare la RENAISSANCE INDOCHINOISE, *que sur le chapitre de la collaboration interalliée effective, M. Churchill est en train de se casser les dents.*

Crise latente.

Le même journal, dans son édition du 9 janvier 1942, estime que pareille divergence de points de vue constitue un véritable crise de la solidarité anglo-saxonne.

Cette crise se développera vraisemblablement dans deux directions : un désaccord toujours plus marqué entre les Etats-Unis et l'Angleterre et des divergences toujours plus profondes entre l'Angleterre et ses Dominions.

Coalition anglo-saxonne et bolchevisme.

Aux dissentiments entre les dominions et la Grande-Bretagne, aux dissentiments entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis s'ajoute, pour l'ensemble de la coalition anglo-saxonne, l'inquiétude latente que lui inspire son alliance avec la Russie marxiste.

Entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S., montre VOIX D'EMPIRE du 10 janvier 1942, *il y a un abîme... l'abîme qui sépare le semi-capitalisme rooseveltien du communisme.*

Et Washington ne se laisse certainement pas prendre aux billevesées de Londres.

A Washington, mieux qu'ailleurs, on sait parfaitement que le Kremlin est une force mauvaise et antichrétienne.

A Washington, on ne se fait pas d'illusions sur les buts soviétiques :

— « Dumping » général au point de vue économique.

— Communisme, au point de vue social.

— Dictature, au point de vue politique.

Or, ce triptyque n'est pas yankee et ne le sera jamais.

Pour l'Angleterre, l'abîme est plus grand encore. C'est celui qui sépare le capitalisme du marxisme.

Deux facteurs cimentent pourtant cet hymen, la haine du voisin et un sentiment commun de conservation. Mais le Kremlin, soyons-en persuadés, ne tirera pas les marrons du feu pour Londres et l'on ne perd pas de vue à Moscou que le but suprême de la « Révolution de 1917 » est d'étendre le communisme au genre humain, et tout d'abord à l'Europe.

L'alliance anglo-bolchevique ressemble à celle du boîteux et du borgne.

Ceci jusqu'au jour, poursuit l'auteur, *où le jeune boiteux slave redevenu peut-être ingambe, balancera sa mère-grand d'Albion dans un buisson d'orties.*

Le rempart européen.

La Grande-Bretagne ne saisit-elle donc pas que son meilleur rempart contre le bolchevisme — qui demeure malgré tout son cauchemar — est l'Europe et seulement l'Europe ?

.....

Chaque pas en avant réalisé actuellement vers l'Occident par l'armée rouge précise le crime de l'Angleterre contre l'Europe !

Les conditions d'une campagne de Russie.

Les récents événements de la guerre germano-russe amènent Maurice Bernard à la constatation suivante :

Force est de constater, qu'en dépit du perfectionnement des armes, de la mécanisation des moyens de transport, les conditions d'une campagne russe demeurent sensiblement les mêmes qu'au temps de Napoléon et de sa Grande Armée.

Solidarité européenne.

Danger commun créé par le bolchevisme, contrainte commune créée par le blocus confirment la nécessité d'une solidarité européenne.

Le malheur a voulu que celle-ci ne fût pas réalisée avant la catastrophe.

C'est le capitalisme de 1938, écrit Jean Lassaire dans VOIX D'EMPIRE du 15 janvier 1942, *qui a torpillé les « Accords de Munich », accords pacifiques et honorables. Si après l'entrevue du 5 décembre 1938, au quai d'Orsay, M. Georges Bonnet — dont on ne dira jamais assez l'excellente influence sur Edouard Daladier — et M. von Ribbentrop étaient parvenus à réaliser dans le domaine pratique l'entente déjà obtenue en esprit, à Munich, il n'y aurait pas eu de guerre. Mais encore une fois, le franc ne put pas être « décroché ». Le franc reste engagé dans la voie du capitalisme international, qui lui, ne voulait pas de Révolution Mondiale rénovatrice, car il sait bien que cette Révolution le balaiera.*

La France et la paix.

Au centre du conflit, redevenue pacifique, la France se recueille et étudie. Le rôle qu'elle aura à jouer dans la paix peut être immense.

L'équilibre entre pays de matières premières et pays d'industrie, écrit le COURRIER D'HAIPHONG du 10 janvier 1942, *le tracé et le régime des grands courants commerciaux, la répartition des populations suivant des niveaux moins irréguliers, le rapproche-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment des standards de vie (dont M. Rops n'aperçoit pas assez, semble-t-il, la relation avec les capacités de production, car ce sont celles-ci qu'il faut rapprocher), voilà des questions qui se poseront à nouveau et qu'il faut dès à présent essayer de résoudre. « Que les Français arrivent à la future conférence de la paix les ayant étudiées à fond, en fonction non seulement de leur situation à eux mais de l'intérêt général, que les solutions qu'ils proposeront soient les plus claires, les plus humaines et les plus logiques, ne voit-on pas ce que la France y gagnerait comme force morale dans le monde ? »

La France, écrit Jean Lassaire dans l'article cité plus haut, *est prête à participer à la Révolution Mondiale, politique et sociale, actuellement en train de s'accomplir au-dessus des batailles.*

Ni le capitalisme, ni le marxisme ne triompheront ni en Europe, ni en France. La Révolution Nationale qui répudie l'étatisme, réorganise les rapports du Capital et du Travail, fait pousser la gerbe de ces mille forces vivifiantes qui, ayant créé la France, la régénèreront, régénèreront l'Empire tout entier.

La Quinzaine impériale.

La solidarité est une de ces forces. Elle est symbolisée pas l'oubli de soi, le dévouement, le patriotisme.

Le dimanche 18 janvier prochain, écrit un Légionnaire dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 15 janvier 1942, *la Légion vous invite à vous contenter, quels que soient vos moyens, d'un modeste repas et pour marquer l'étroite solidarité qui vous unit à ceux pour qui c'est le lot de chaque jour, la Légion vous demande de verser au Secours National la différence d'avec votre menu habituel. Vous serez ce jour-là sollicité, chez vous, dans la rue, au spectacle, on vous offrira des insignes. Versez votre obole et soyez généreux.*

Ne croyez pas toutefois qu'en accomplissant ce geste devenu si fréquent, vous aurez fait tout ce que vous devez. Allez plus loin ; dans l'intimité de votre foyer contentez-vous effectivement de ce modeste repas auquel en ce jour tous ceux de France et de l'Empire sont conviés. Astreignez-vous à connaître pendant quelques heures les tourments d'une faim imparfaitement assouvie.

Des actes plus que des paroles.

Astreignez-vous à connaître pendant quelques heures les tourments d'une faim imparfaitement assouvie.

Les paroles, les actes de pure forme n'ont jamais suffi. Désormais, plus que jamais, les actes seuls compteront.

Il est encore des hommes, écrit C. Neperdel dans la VOLONTE INDOCHINOISE du 13 janvier 1942, *qui s'imaginent avoir agi, quand ils ont parlé.*

Les " expropriés pour cause d'utilité publique. "

Quelques-uns, de plus en plus rares d'ailleurs, s'attardent à souhaiter l'échec de la Révolution Nationale.

Ce sont ceux, écrit Maurice Bernard dans l'IMPARTIAL du 13 janvier 1942, *qui ont été sevrés de leurs privilèges par la révolution. Depuis que le Maréchal a parlé, nous savons que parmi ces expropriés pour cause d'utilité publique, un certain nombre n'a pas abdiqué l'espoir de rentrer en possession de la France, même par la violence. Pour ces inconsolables, la patrie exsangue demeure un champ de bataille. Les blessures dont ils étaient les auteurs commençaient à se cicatriser ; peu leur importe, ils sont prêts à les rouvrir afin de se frayer un chemin vers le pouvoir nourricier.*

Le mouvement légionnaire.

Ceux qui s'attardent n'ont-ils pas vu ce qui les dépasse ? N'ont-ils pas senti qu'ils vont être balayés par le mouvement légionnaire.

Nous sommes le Peuple de France en marche, écrit le LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE du 11 janvier 1942, *le vrai, sans métèques et sans comitards. Nous sommes anonymes comme lui, et nous avons, comme il l'a fait à travers son Histoire, les yeux fixés sur ceux qui, à la pointe du combat, ont toujours indiqué la voie triomphale.*

Partout le feu légionnaire s'allume. Dans la nuit encore sombre, il attire tous ceux qui veulent le relèvement de la Patrie.

La jeunesse.

Grâce à l'admission au sein de la Légion des volontaires de la Révolution Nationale, la jeunesse va se mêler au mouvement des combattants, lui apporter son ardeur et son impatience, sa force neuve qui veut s'employer.

Cette jeunesse a été arrachée à ce que le *Légionnaire de Cochinchine* appelle très justement l'« humiliation du corps », cette humiliation du corps qui entraîne, dans sa séquelle, celle du caractère et de l'intelligence.

Sans le déifier, il faut redonner au corps sa place, respecter son rôle. Il sera un serviteur fidèle, à la condition toutefois d'être traité « en ami », avec autorité, mais sans morgue, et dans une juste compréhension de ses propres besoins.

Nous voudrions que le sédentaire ou l'intellectuel qui s'alourdit ou s'étiole derrière son bureau reprenne goût à la vie active et à la pratique mesurée d'un sport adapté à son tempérament, mais nous voudrions aussi amener le sportif à ne pas l'être trop exclusivement.

Le sportif ne peut pas dédaigner les aspirations morales ou intellectuelles. S'il les rejette d'ailleurs, il ne sera pas un vrai sportif car la culture du corps ne saurait être une « fin en soi ». « Soyons forts pour servir », disent les éducateurs de la France nouvelle.

Des chefs.

Sous couleur de faire des hommes libres, la République ne formait que des esclaves.

Le rôle du Chef, dit P. Lagrange à la jeunesse, *est un rôle éminent : c'est une véritable vocation, qui l'appelle à être beaucoup plus qu'un professeur, un éducateur et un maître. Le Chef qui est un maître se fait spontanément obéir, ses hommes sont heureux de le servir.*

Qu'on se rappelle dans le « Roi Loar » de Shakespeare, la scène où Kent, déguisé en valet, rencontre le Roi : « Je veux servir fidèlement celui qui me donnera sa confiance — Qui voudrais-tu servir ? — Vous — Me connais-tu, l'ami ? — Non, Monsieur, mais vous avez dans toute votre personne quelque chose qui m'ordonnerait volontiers de vous appeler maître — Quelle est cette chose ? — L'autorité ».

Ainsi l'autorité est chose personnelle. Mais l'autorité se fonde en dernier ressort sur le vrai, le bien et le juste, bref sur Dieu. Il faut servir le bien pour être digne soi-même d'être servi au moins, d'une manière durable.

En cela résident toute la discipline et toute la sagesse : obéissance et soumission ; obéissance de la volonté au bien, soumission de l'intelligence au vrai.

L'union.

De même que la haine divise, l'exaltation de tout ce que l'homme recèle de meilleur en lui unit. C'est d'un même cœur que tous les peuples de l'Empire obéissent à l'appel du Maréchal.

Entraide impériale ? La RENAISSANCE INDOCHINOISE du 26 janvier 1941 cite à ce propos le geste émouvant *des musulmans de Saigon, toutes petites gens, qui se cotisent pour envoyer 7.500 francs à leurs coreligionnaires de Djibouti.*

Patriotisme ? *La Patrie,* écrit le BAO-MOI du 16 janvier 1942, *désigne nos maisons, nos villages, nos tombeaux, nos temples, nos montagnes et nos fleuves, nos routes et nos palais.*

Elle désigne encore l'héritage de notre passé, nos œuvres, nos traditions, les lois transmises par nos ancêtres.

Le patriotisme est donc un sentiment naturel qui nous attache aux choses chères, qui nous rend fiers à la lecture des histoires glorieuses de notre passé, qui nous attriste quand la Patrie est acculée dans une impasse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'histoire nous apprend que le patriotisme est comme un courant impétueux. Canalisé, ce courant fertilise les champs ; débordant, il est la source de catastrophes.

La morale traditionnelle nous enseigne : « Le fils pieux forme le serviteur loyal ». C'est la pitié familiale dans la famille qui nous apprend à servir plus tard notre Roi et notre Patrie de tout notre cœur.

Par raisonnement déductif, celui qui aime bien sa Patrie saura aimer la grande Patrie : la France et son Empire.

Ce n'est pas en vain que le Maréchal fait appel, chez tous les hommes de l'Empire aux plus nobles sentiments. Partout ils ont entendu, partout il est écouté, partout il est suivi.

La Vie Indochinoise

par Jean DESCHAMPS

Croisade de Solidarité Impériale.

Nous ne saurions mieux commencer cette chronique qu'en reproduisant l'émouvant appel adressé à ses fidèles par l'évêque de Nîmes, le 12 janvier dernier : « Le succès obtenu par la Croisade de la fraternité française pour le Secours National tient d'un prodige merveilleux.

« Une sorte de mystique de la solidarité soulève les populations ; chacun donne ce qu'il a : vêtements, denrées, comestibles, offrandes en argent, qui atteignent des chiffres émouvants.

« Les enfants eux-mêmes sacrifient leurs jouets, font entre eux des collectes. Le spectacle que présente la France cet hiver est unique dans l'histoire de la charité. On savait qu'elle était de toutes les Nations la plus généreuse, mais jamais les richesses de son cœur ne s'étaient révélées avec cet élan de compassion pour la souffrance et la misère ».

L'Indochine Française, qu'un miraculeux privilège a maintenue hors des conflits qui dévastent en ce moment tous les continents du globe s'est organisée depuis le 11 janvier dernier pour répondre aux appels muets de ceux qui ont besoin. Depuis une semaine fêtes de charité, manifestations sportives, conférences sont données au profit du Secours National.

Un légionnaire a écrit à ce sujet des mots que nous croyons utile de reproduire pour les idées qu'ils représentent, pour les sentiments qu'ils expriment :

« De toutes parts, vous entendez des appels. Hier, c'était le Chef de l'Etat qui, avec son infinie bonté, nous disait : « Vous luttez pour vivre, mais vous « avez aussi sous les yeux les misères de ceux qui « ne peuvent pas lutter seuls contre le froid et la « faim, la grande misère des sinistrés et des réfugiés, « des vieillards et des enfants, la peine des prison- « niers et de leurs familles depuis si longtemps sépa- « rés ».

« Ce sont ces misères et ces souffrances qu'il faut comprendre et soulager. »

C'était le Directeur général de la Légion, M. François Valentin, qui faisait appel à votre générosité en ces termes : « La vraie bonté ne se lasse pas. Elle se hausse à la hauteur des besoins, hélas ! croissants. Donnons libéralement, si pauvres que nous soyons, à ceux qui le sont davantage... Mais ce n'est pas assez, il n'est pas suffisant de donner, il faut nous donner nous-mêmes, apporter notre temps, la chaleur de notre amour. Il ne s'agit pas seulement de désarmer la misère, mais la colère qui peut en naître. Et ce n'est pas la solidarité administrative qui y parviendra, mais l'élan personnel et généreux d'une charité vivante. »

C'était encore M. André Demaison, le grand écrivain animalier, si connu de nos tout-petits qui, s'adressant à nous, Indochinois, nous disait : « Et vous, habitants de l'Indochine, auxquels le ciel permet une vie presque normale dans l'abondance de vos rizières et de vos jardins, pensez aux plus malheureux que vous. Que vos mains, si habiles, traduisent en dons la qualité si douce de vos pensées. Le Maréchal, et tous ceux qui vous connaissent et par conséquent, vous estiment, savent qu'on n'a jamais fait appel en vain à votre sens des grandes œuvres et en votre goût pour les beaux gestes. Grâce à vous, nous sommes tous assurés que le Secours National sera, pendant cette fin de janvier, « le Secours Impérial ».

« Vous tous qui me lirez, regardez autour de vous, voyez le spectacle de l'Indochine, oasis de calme et de tranquillité dans un monde en plein déchaînement, réalisez ce miraculeux privilège dont vous jouissez et qui, pour n'en être que temporaire peut-être, n'en est pas moins réel. Faites l'inventaire de vos souffrances, de vos déceptions, de vos soucis, de vos petites incommodités journalières et, si vous en avez le courage, comparez votre existence à celle de ceux des nôtres qui peinent et souffrent sur le sol de la Patrie. Je ne doute point alors que vous ne sentiez sourdre du fond de votre cœur un sentiment de profonde commisération. Quand vous voyez cet immense élan de charité qui anime la France où, devant l'unanimité de la souffrance et des privations, les individus ont pris conscience de leur solidarité ; quand vous voyez comment dans leur détresse ils ont su trouver détresse plus grande et donner, donner sans cesse pour soulager plus déshérités qu'eux-mêmes ; alors vous comprendrez mieux votre devoir, vous saurez reconnaître la nécessité de rejoindre dans sa misère, cette humanité française si digne dans son malheur, si résignée dans sa souffrance, si enthousiaste dans ses espoirs.

« Pour retrouver cet esprit d'entraide que, selon la parole du Maréchal, « ces temps de malheur ont fait renaître », il vous faut donner, donner encore, donner sans cesse pour ceux qui ont froid, pour ceux qui ont faim, pour les foyers sans joie, pour les prisonniers sans famille, pour tous ceux dont la vie a perdu sa douceur.

« Le dimanche 18 janvier prochain, la Légion vous invite à vous contenter, quels que soient vos moyens, d'un modeste repas et pour marquer l'étroite solidarité qui vous unit à eux pour qui c'est le lot de chaque jour, la Légion vous demande de verser au Secours National la différence d'avec votre menu habituel. Vous serez ce jour-là sollicité chez vous, dans la rue, au spectacle, on vous offrira des insignes. Versez votre obole et soyez généreux.

« Ne croyez pas toutefois qu'en accomplissant ce geste devenu si fréquent, vous aurez fait tout ce que vous devez. Allez plus loin, dans l'intimité de votre foyer, contentez-vous effectivement de ce modeste repas auquel en ce jour tous ceux de France et de l'Empire sont conviés. Astreignez-vous à connaître pendant quelques heures les tourments d'une faim imparfaitement assouvie. Par exception, ce jour-là, endurez volontairement quelques privations en pensant à ceux pour qui elles sont journalières, alors seulement vous aurez rejoint dans leur malheur, ceux vers lesquels va votre pitié, alors seulement, vous aurez fait preuve de solidarité et vous aurez pris place dans cette communauté de cœur et d'esprit qui unit tous ceux qui, dans le monde, se recommandent de la France. »

Devons-nous ajouter, par une anecdote personnelle, que cet appel a eu un prodigieux écho dans toute la population indochinoise ? Nous nous trouvions à Namdinh, dimanche 18, et nous cheminions lentement à bicyclette vers la gare quand deux aimables jeunes filles annamites nous arrêtèrent pour nous offrir l'in-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

signe mis en vente par la Légion. D'autres Européens voyant notre petit groupe vinrent offrir spontanément leur obole. A la gare, nous trouvâmes S. E. Nguyên-nang-Quôc avec qui nous devisâmes jusqu'à l'arrivée des mêmes jeunes filles qui nous avaient arrêtés en chemin. Avec une exquise urbanité Son Excellence répondit à l'appel de ces jeunes filles qui s'aperçurent, lorsque leur intercocuteur déboutonna sa pelisse pour saisir son portefeuille, que sa tunique s'ornait déjà de deux insignes aux armes de la Légion. Cet épisode, saisi au vol sur le quai d'une gare, montre mieux que tout commentaire, combien la générosité chez nos amis annamites sait être discrète et effective à la fois. Elle prend, au moment où la France est dans la peine, la signification d'une communion totale de l'esprit et du cœur.

La Course cycliste Hanoi-Phnompenh.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la gigantesque épreuve cycliste est terminée. Les coureurs, quarante-deux sur les soixante et un partants de Hanoi, ont atteint Phnom-penh après 15 étapes et 22 jours de route, parcourant deux mille quatre cents kilomètres et joignant quatre capitales. Randonnée prodigieuse qui fait honneur à la valeur physique des participants qui, malgré le froid, le vent, la chaleur, la pluie, les tronçons de route défoncés, réussirent cette performance athlétique extraordinaire que ne désavoueraient les coureurs du Tour de France. Ils ont été *héroïques*, disait d'eux Marcel Dambrine, le grand humoriste bien connu, qui avait eu mission de les suivre du Nord au Sud, comme il avait suivi le Flambeau sportif du Sud au Nord. Et nous le croyons bien volontiers.

Mais si nous devons surtout aux coureurs ce magnifique spectacle d'énergie et de volonté sportives, nous le devons aussi à l'atmosphère qu'a su créer depuis sa naissance le Commissariat général aux Sports et à la Jeunesse. Car il existe sans discussions possible à présent en Indochine un immense mouvement de masse qui englobe toutes les organisations sportives, qui groupe toutes les initiatives privées et individuelles, en un faisceau unique d'énergies indochinoises ; car il est certain que cet esprit de masse, cet enthousiasme collectif étaient encore inconnus en Indochine ; car cette passion de la foule pour une épreuve sportive n'avait jamais atteint le degré de chaleur que nous avons connu au cours de l'épreuve qui se termine et dont nous donnons les résultats des trois dernières étapes.

Treizième étape : Saigon-Cantho (163 km.).

Partagée en deux demi-étapes : Saigon-Vinhlong (128 km.) et Vinhlong-Cantho (35 km.), elle voit la double victoire des Tonkinois qui, définitivement écartés des premières places du classement général, ont cherché à râfler, avec succès du reste, tous les prix d'étapes. On note également le retour en forme de Vu-van-Than, le crack tonkinois, qui s'est révélé, sans conteste, le meilleur sprinter d'Indochine.

Classement à *Vinh-long :*

1er Truong-quôc-Sênh (T.) ;
2e Phan-nhat-Sam (Coch.) ;
3e Vu-van-Than (T.) ;
4e Nguyên-thanh-Phuong (Coch.) ;
5e Vu-trong-Ky (T.) ;
6e Lê-thanh-Cac (Coch.) ;
7e Vo-vinh-Loi (Coch.) ;
8e Nguyên-manh-Co (T.) ;
9e Guichaoua (Armée) ;
10e Huynh-ngoc-Thach (Camb.) ; etc...

Classement à *Cantho :*

1er Truong-quôc-Sênh (T.) ;
2e Vu-van-Than (T.) ;
3e Lê-sy-Cu (T.) ;
4e Huynh-ngoc-Thach (Camb.) ;
5e Freitag (Armée) ;
6e Nguyên-thanh-Phuong (Coch.) ; etc...

Quatorzième étape : Cantho-Chaudoc (120 km.).

Classement dans l'ordre à l'arrivée :

1er Vu-van-Than (T.) ;
2e Nguyên-phat-Gia (Camb.) ;
3e Truong-quôc-Sênh (T.) ;
4e Lê-thanh-Cac (Coch.) ;
5e Freitag (Armée) ;
6e Lê-sy-Cu (T.) ;
7e Vo-vinh-Loi (Coch.) ;
8e Huynh-cong-Tho (Coch.) ; etc...

Quinzième étape : Chaudoc-Phnompenh (90 km.).

Partagée en deux demi-étapes Chaudoc-Takeo et Takeo-Phnompenh, où l'arrivée a eu lieu au milieu d'une affluence record, cette étape a encore vu la victoire des Tonkinois.

Première demi-étape : *Chaudoc-Takeo :*

1er Vu-van-Than (T.) ;
2e Truong-quoc-Sênh (T.) ;
3e Dinh-van-Long (Coch.) ;
4e Freitag (Armée) ;
5e Nguyên-van-Duom (Coch.) ;
6e Vo-vinh-Loi (Coch.) ;
7e Lê-sy-Cu (T.) ;
8e Guichaoua (Armée) ;
9e Nguyên-van-Tê (T.) ; etc...

Deuxième demi-étape : *Takeo-Phnompenh :*

1er Truong-quôc-Sênh (T.) ;
2e Lê-thanh-Cac (Coch.) ;
3e Vu-van-Than (T.) ;
4e Nguyên-phat-Gia (Camb.) ;
5e Vo-vinh-Loi (Coch.) ;
6e Lê-sy-Cu (T.) ; etc...

Le classement général individuel des coureurs consacre, ainsi que nous l'avions écrit, le triomphe des Cochinchinois. Les meilleurs gagnent et cela sans discussion. A la décharge des Tonkinois, qui méritaient un meilleur sort, nous dirons qu'ils furent malchanceux. En tout état de cause, la course a été magnifique de bout en bout. Les quarante-deux cyclistes qui arrivèrent à Phnom-penh méritent notre admiration et nos éloges. L'organisation, il faut aussi le souligner, a été pour beaucoup dans le succès de cette épreuve encore sans exemple dans les annales sportives indochinoises.

Classement général.

1er	Nguyên-van-Thêu (Coch.) ..	69 h. 47 m. 12 s. ;
2e	Lê-thanh-Cac (Coch.)	69 h. 53 m. 43 s. ;
3e	Nguyên-van-Duom (Coch.) ..	70 h. 19 m. 49 s. ;
4e	Phan-nhat-Sam (Coch.) ...	70 h. 20 m. 49 s. ;
5e	Goussaud (Armée)	70 h. 31 m. 27 s. ;
6e	Guichaoua (Armée)	70 h. 36 m. 32 s. ;
7e	Dinh-van-Long (Coch.) ...	70 h. 41 m. 10 s. ;
8e	Pham-dinh-Luom (Coch.) ..	70 h. 45 m. 10 s. ;
9e	Vo-vinh-Loi (Coch.)	70 h. 47 m. 45 s. ;
10e	Huynh-van-Thach (Camb.) ..	70 h. 59 m. 48 s. ;
11e	Truong-quoc-Sênh (T.) ...	70 h. 59 m. 48 s. ;
12e	Vu-trong-Ky (T.)	71 h. 11 m. 30 s. ;
13e	Bui-van-Hac (T.)	71 h. 14 m. 57 s. ;
14e	Nguyên-van-Lai (Coch.) ..	71 h. 15 m. 16 s. ;
15e	Delage (Armée)	71 h. 16 m. 17 s ;
16e	Huynh-van-Tho (Coch.) ..	71 h. 21 m. 16 s. ;
17e	Lê-sy-Cu (T.)	71 h. 24 m. 11 s. ;
18e	Vu-van-Than (T.)	71 h. 39 m. 28 s. ;
19e	Nguyên-phat-Gia (Camb.) ..	71 h. 45 m. 12 s. ;
20e	Tran-van-Loc (T.)	72 h. 08 m. 27 s. ;
21e	Van-Leng (Camb.)	72 h. 19 m. 37 s. ;
22e	Nguyên-van-Tam (Camb.) ..	72 h. 20 m. 24 s. ;
23e	Nguyên-van-Thu (Coch.) ..	72 s. 25 m. 39 s. ;
24e	Tan-Dinh (T.)	72 h. 28 m. 08 s. ;
25e	Nguyên-manh-Co (T.)	72 h. 29 m. 09 s. ;
26e	Ng.-thanh-Phuong (Coch.) ..	72 h. 40 m. 04 s. ;
27e	Nguyên-van-Kinh (Camb.)	72 h. 55 m. 13 s. ;
28e	Luu-Quan (Camb.)	72 h. 56 m. 39 s. ;
29e	Duong-van-Truyên (Coch.)..	73 h. 01 m. 05 s. ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

30e	Freitag (Armée)	73 h. 45 m. 06 s. ;
31e	Tran-van-Tinh (Coch.)	74 h. 06 m. 13 s. ;
32e	Tran-van-Ky (Coch.)	74 h. 09 m. 47 s. ;
33e	Yen Pheum (Camb.)	74 h. 25 m. 14 s. ;
34e	Tran-huy-Toan (T.)	74 h. 38 m. 11 s. ;
35e	Tréona (Armée)	75 h. 09 m. 37 s. ;
36e	Prat (Armée)	75 h. 13 m. 37 s. ;
37e	Su-duy-Thai (Annam)	75 h. 14 m. 03 s. ;
38e	Dang-van-Linh (Camb.) ..	75 h. 24 m. 15 s. ;
39e	Nguyên-khac-Thach (Camb.)	75 h. 24 m. 40 s. ;
40e	Nguyên-van-Tê (T.)	76 h. 06 m. 38 s. ;
41e	Tran-huu-An (Annam) ...	78 h. 39 m. 04 s. ;
42e	Nguyên-van-Liên (Annam) ..	79 h. 10 m. 31 s.

Classement *par équipes :*

1er	Cochinchine	197 h. 35 m. 11 s.
2e	Tonkin	199 h. 10 m. 24 s.
3e	Armée	199 h. 45 m. 12 s.
4e	Cambodge	200 h. 21 m. 56 s.
5e	Annam	—

Records de France et d'Indochine battus le 18 janvier au Stade Mangin.

Placée sous le signe du Secours d'Hiver et entrant dans le cadre des manifestations de la Quinzaine Impériale, la manifestation sportive du dimanche 18 janvier à Hanoi a été marquée par deux performances athlétiques de tout premier plan.

Le record d'Indochine du poids de 7 kg. 250 (12 m. 99) a été battu par un lancer de 13 m. 18 du très bel athlète Soubabeyre de l'U. S. Concession.

D'autre part, le jeune Butreau (A. S. du Lycée Albert-Sarraut) a battu le record de France scolaire (juniors) du saut en longueur qui était de 6 m. 14 par un saut de 6 m. 32. C'est un exploit magnifique qu'il convient de donner en exemple athlétique et sportif.

Du 26 Janvier au 1er Février 1942. Ecoutez " Radio-Saigon "

Lundi 26. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Andolfi ; — 19 h. 45 : *L'Indochine au travail*, par Jean Marly : « La police scientifique » ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : *Le message du jour ;* — 20 h. 27 : Radio-Cocktail ; — 21 heures : *Le courrier des auditeurs*, par Jade ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés.

Mardi 27. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Charles Trenet ; — 19 h. 45 : *Ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire dans les maladies du nez, de la gorge et des oreilles*, par le Dr Pugnaire ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : *L'octuor*, de Schubert ; — 21 heures à 21 h. 30 : Chansons régionales : *Alsace et Lorraine.*

Mercredi 28. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Le quart d'heure des enfants : *La ferme enchantée ;* — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Le quart d'heure de la jeunesse : *Le curé de Cucugnan*, d'après Alphonse Daudet ; — 20 h. 30 : Concert varié ; — 20 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres ; — 0 h. 00 à 0 h. 20 : Informations.

Jeudi 29. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Fred Adison et son orchestre ; — 19 h. 45 : *Senatrine*, de Maurice Ravel ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 à 20 h. 30 : Théâtre : *Barrara*, de Michel Duran.

Vendredi 30. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Locatelli et son orchestre ; — 19 h. 45 : Colline vous parle ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 20 h. 45 : *Eugénie de Montijo, Impératrice des Français*, programme de Paule Bonin ; — 21 heures : Le quart d'heure des amateurs.

Samedi 31. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Ray Ventura et ses boys ; — 19 h. 45 : *Quand nous allions aux sports d'hiver*, 2e causerie, par Jacques Cailleville ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : *Le message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : La galerie des vedettes ; — 20 h. 50 à 21 h. 30 : Musique de danse.

Dimanche 1er. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Danses espagnoles et sud-américaines ; — 19 h. 45 : *Foi et mensonge*, par le R. P. Gras ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 10 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 20 h. 30 : *Werther*, opéra comique de Massenet, 3e et 4e actes.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

CAMBODGE

Jean-Claude, fils de Mme et M. Silvestre de Sacy, administrateur des Services civils à Prey-vêng (31 décembre 1941).

COCHINCHINE

Philippe-Michel, fils de Mme et M. Rocher, inspecteur des Eaux et Forêts.

Bernard-Robert, fils de Mme et M. Garnier, de la Maison *Louis Ogliastro.*

Robert-Vincent, fils de Mme et M. Salion, adjudant-chef de l'Artillerie coloniale.

Philippe, fils de Mme et M. Raymond Hélard.

Michel-Lucien, fils de Mme et M. Bougeard, contrôleur des Chemins de fer.

TONKIN

Gérald-Lucien, fils de Mme et M. Ernest Lefèbvre, sergent-chef de l'Aviation à Tong (8 janvier 1942).

Maurice-Christophore, fils de Mme et M. Kervingant, médecin-commandant des Troupes coloniales (8 janvier 1942).

Joel-Tanguy-Marie, fils de Mme et M. François Mazéas, lieutenant du 3e R. T. T. à Lang-son (9 janvier 1942).

Ariffine, fils de Mme et M. Tamby Miralabé, des P. T. T. de l'Indochine (10 janvier 1942).

Michel-Philippe-Georges, fils de Mme et M. Marius Biros, sergent-chef du 11e R. M. I. C. à Tiên-yên (10 janvier 1942).

Evelyne-Christiane-Léo, fille de Mme et M. Paul Thao-Hiêu, chef de la Division des Eaux et Forêts de Tuyên-quang (11 janvier 1942).

France-Victoria, fille de Mme et M. Alfred Rofidal, adjudant à l'Aviation de Bach-Mai (13 janvier 1942).

Fiançailles.

COCHINCHINE

M. Richard Leroy, avec Mlle Victorine Lamorte.

Mariages.

COCHINCHINE

M. Antoine Nguyen-van-Thoi, entrepreneur à Thudau-mot, avec Mlle Agnès Nguyen-cong-Ty (10 janvier 1942).

TONKIN

M. Henri-Antoine Hettich, commis de de la Trésorerie de l'Indochine, avec Mlle Hélène-Albertine Pinot (15 janvier 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Prochains mariages.

COCHINCHINE

M. André Bergoz, industriel, avec Mlle Josetto Martini.

M. Jean Vigreux, agent d'affaires, avec Mlle Madeleine Aubrun, sténo-dactylographe.

M. Albin Audibert, commerçant, avec Mlle Ginette Crévost.

TONKIN

M. Joseph Stanabady, de la Banque de l'Indochine, avec Mlle Marie-Stella Anandam.

M. Léon Guyot, commis des Douanes, avec Mlle Le-That.

Décès.

ANNAM

M. le lieutenant Raymond Lassalle, de l'Infanterie coloniale (10 janvier 1942).

M. Do-Phong, conseiller municipal de Hué (11 janvier 1942).

LAOS

M. Jean Bervas, de la Compagnie Laotienne à Savannakhet.

TONKIN

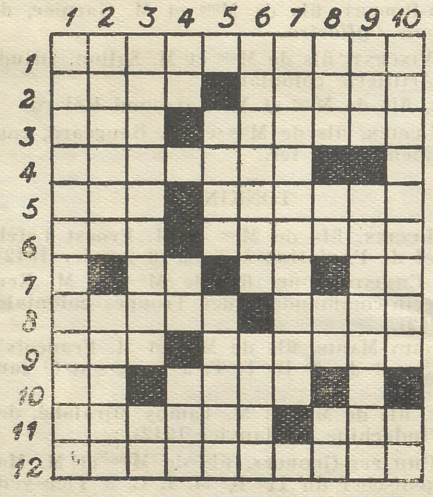
M. Joseph Ouchter, de la Légion étrangère à Tuyênquang (8 janvier 1942).

Mlle Marie Hiribarrondo, à Hanoi (11 janvier 1942).

M. René Guignard, caporal-chef à la Compagnie des Télégraphistes militaires (13 janvier 1942).

Mlle Claudine Héritier, fille de Mme et du Capitaine Héritier (15 janvier 1942).

MOTS CROISÉS Nº 59



Nº 59. — *Horizontalement.*

1. — Il tient un commerce.
2. — Non préparé — Préfixe pour gens sans mesure.
3. — Propre — Victimes de petits insectes destructeurs.
4. — Se débarrasse.
5. — Voile — Eventra.
6. — D'une formule de visa — Qu'on n'a aucun plaisir à contempler.
7. — Pronom — Chemin de halage — Conjonction.
8. — Gris ou noirs — Corps organique d'élimination.
9. — Cri de douleur — Offre un asile.
10. — Dans la Côte-d'Or. — Partie du corps.
11. — Assemblés — Suffit au modeste.
12. — Qui n'ont plus de pavillons.

Nº 59. — *Verticalement.*

1. — Bon marchand d'une affaire.
2. — Chat sauvage du Mexique — Convoités.
3. — On lui doit d'intolérables démangeaisons — Vieilles coutumes.
4. — Gardé pour soi — Pronom — Fille d'Harmonie.
5. — L'ours en est très friand — Rendre nécessaire l'emploi du savon.
6. — Poids assez considérable — Jeu de cartes.
7. — Qui viennent après.
8. — Invite à sortir — Abréviation courante — Eté de joyeuse humeur — Abréviation astronomique.
9. — L'une succède à l'autre — Où l'on sent la conviction.
10. — Qui ne demande plus rien — Désinence latine.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS Nº 58

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	C	A	R	I	C	A	T	U	R	E
2	O	R	I	G	I	N	A	L	E	S
3	C	R	A	N	■	D	I	S	■	S
4	A	T	N	O	■	E	N	T	E	E
5	I	S	T	R	E	S	■	E	M	U
6	N	E	■	A	S	■	G	R	I	L
7	O	■	E	N	C	R	E	■	S	E
8	M	A	R	C	H	A	N	D	E	■
9	A	N	N	E	E	■	R	O	■	L
10	N	I	E	■	■	S	E	N	T	I
11	E	S	S	O	R	E	■	S	A	C
12	S	A	T	R	A	P	E	■	S	E

Le Directeur : Jean SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Impression rapide et moderne

CHEZ

G. TAUPIN & Cie

IMPRIMERIE

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

TEL : 218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

5e Année N° 13 Le N° 0,40 Jeudi 22 Janv.er 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

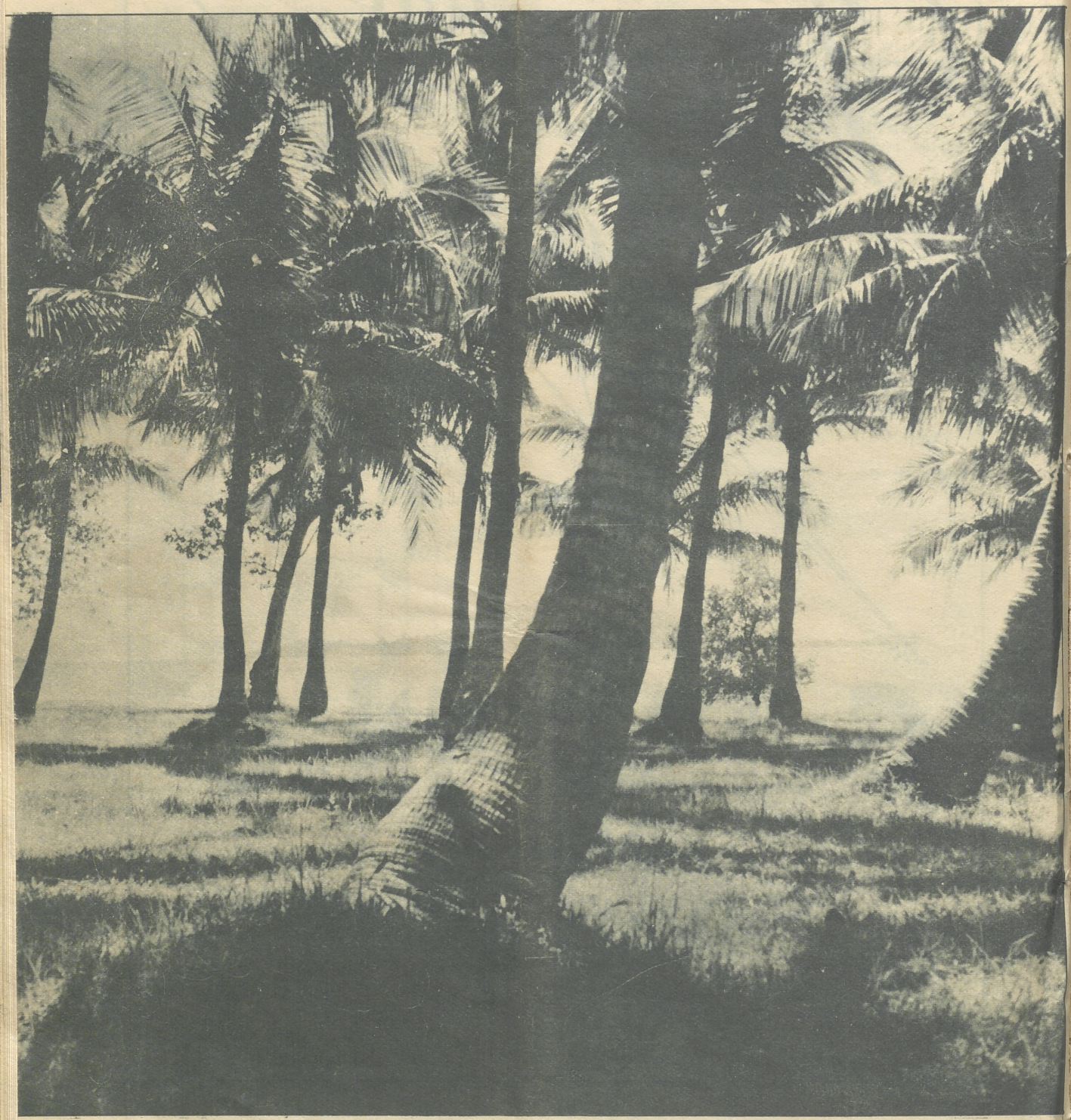


Photo HESBAY.

CAMBODGE — Kep

Université Côte d'Azur. Bibliothèques